

L'ŒIL DE LA POLICE

PUBLICATION
NATIONALE

L'odyssée d'une femme de charité

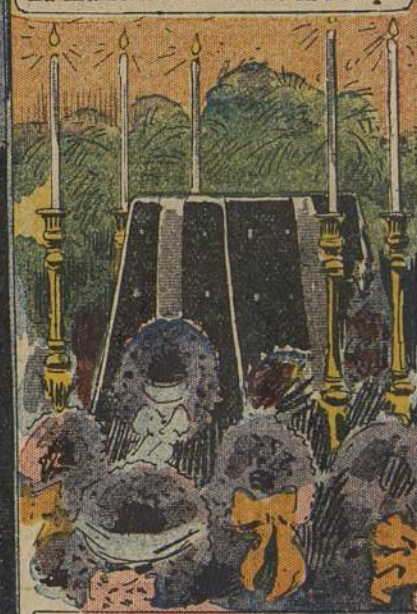
Hebdomadaire



Un réfectoire à Ormesson



La maison de la rue de la Pompe



Le catafalque du Dr Petit



La visite au bijoutier

La France entière se passionne en ce moment pour une affaire sur laquelle la lumière n'est pas encore complètement faite et qui a mis brusquement en scène une femme que ses œuvres charitables avaient depuis longtemps désignée à l'attention de tous. La croix de la Légion d'honneur, attachée sur la poitrine de la sœur Candide par M. Félix Faure, alors président de la

(Voir la suite page 2)



La sœur Candide à Saint-Lazare

VOIR A L'INTÉRIEUR NOTRE SUPERBE PAGE EN COULEURS

Voir notre douzième page en couleurs : LE CHEF DES « ÉTRANGLEURS DES ALPES » : AU PIED DE L'ÉCHAFAUD



LA SEMAINE CRIMINELLE dans le Midi et le Centre

TENTATIVE DE MOURTRÉ. — A la sortie de la prison de Montpellier où il venait de purger six mois pour avoir tiré un coup de fusil sur un homme auquel il en voulait, un jeune homme venant de récupérer son domicile, il y arrivait à peine,



qu'il se trouvait, devant la porte, en présence de sa victime. Celui-ci, avide de vengeance, sortit de sa poche un revolver et logea une balle dans le ventre de son meurtrier. Ce n'est aujourd'hui mourant.



VOL A MAIN ARMÉE. — Vers six heures et demie du matin deux jeunes vauriens se présentent revolver au poing chez une débitante et la sommaient de leur livrer son argent. Aux cris de la pauvre femme, son mari et des voisins se mirent à la poursuite des bandits. L'un d'eux fit feu sur le mari de la débitante sans l'atteindre; ils purent cependant être capturés.



UNE FEMME ASSASSINÉE. — Pendant qu'une femme de 52 ans préparait dans sa petite maison isolée le repas du soir, la porte s'ouvrit brusquement et un homme entra. D'un bond, il fut sur la femme et la frappa de trois coups de couteau à la poitrine. En rentrant chez lui, à 7 heures du soir, le fils de la victime trouva le corps de sa mère. On n'a aucun indice sur l'assassin.

Une grâce mal accueillie

Le Président de la République a commuè en celle des travaux forcés à perpétuité la peine de mort qui avait été prononcée par la Cour d'assises des Vosges contre Lucien Georges, dit le « Manchot ».

On se souvient que ce dangereux braconnier, après avoir tué d'un coup de fusil Richard Lecomte, de Corcieux, qui refusait de l'épouser, s'était réfugié dans la brousse, où, huit jours durant, il avait tenu la gendarmerie en échec.

Georges est entré en fureur quand son avocat, M^r Henri Rogé, est venu lui annoncer sa commutation de peine. Il prétendait qu'un vice de forme rendait inévitable la cassation du jugement de la Cour d'assises, et il ne peut admettre que la peine soit exécutée.

Un misérable

Un noble albanais, officier dans l'armée turque, qui s'était joint aux rebelles, avait été fait prisonnier et condamné à être fusillé. Son fils, en garnison à Uskub, faisait partie du peloton d'exécution. Il demanda instamment à être exempté de cette horrible et inhumaine obligation; mais le commandant Risa Mirsa bey le força à tirer avec les autres; et comme il avait remarqué que le fils, obéissant à un sentiment de pitié filiale, avait tiré en l'air, il le fit arrêter séance tenante, en présence du cadavre de son père.

Le jeune homme, désespéré, se pendit dans sa cellule. Ce commandant dépourvu de tout sentiment d'humanité a été envoyé dans une autre garnison, car la population, justement indignée, avait menacé de faire un mauvais parti à un tel misérable.

L'ODYSSÉE D'UNE FEMME DE CHARITÉ (suite)

République, avait paru à tous la digne récompense de ses œuvres et de ses efforts. Et voilà que, tout à coup, un scandale éclate. Sœur Candide manquait d'argent pour faire face aux multiples affaires qu'elle avait entreprises. La suppression des loteries qui étaient d'un si grand secours pour son œuvre antituberculeuse, lui avait porté un dernier coup. Elle avait eu des ambitions trop vastes et elle craignait de voir tomber les œuvres qu'elle avait créées. Mais aussi, les progrès avaient été bien rapides. Depuis le jour où sœur Candide avait été appelée à l'institution des Enfants Tuberculeux d'Ormesson, elle avait apporté tout son dévouement au service des petits malades. Là, dans un air pur, dans des chambres spacieuses, des dortoirs aérés, les petits malingres revenaient vite à la santé. De là à créer de nouveaux établissements il n'y avait qu'un pas à franchir. Bientôt l'hôpital de Villiers-sur-Marne ouvrit ses portes; les malades y trouvèrent tout le confort désirable; deux ans plus tard, un autre s'élevait à Noisy-le-Grand. Entre temps, elle avait fait construire une maison de convalescence à San-Salvador, sur le bord de la Méditerranée; mais ce fut là pour elle une affaire désastreuse. Aux aobis, ne pouvant plus avec son budget mal équilibré, tenir tous ses engagements, sœur Candide eut le tort d'écouter de mauvais conseils. Elle se lança dans une série d'affaires bizarres. Elle alla jusqu'à se

faire prêter par des joyaux des bijoux qu'elle faisait ensuite engager au Mont-de-Piété de Londres. Une plainte portée par deux de ces commerçants décida la justice à intervenir. Dès le lendemain, on apprenait coup sur coup le suicide du docteur Petit, secrétaire général de l'œuvre et l'arrestation de la sœur Candide qui, après un premier interrogatoire auquel procéda M. Hubert du Puy, juge d'instruction, fut écrouée à St-Lazare. Elle n'a fait aucune difficulté pour reconnaître ses agissements et ses embarras financiers. La sœur Candide est-elle coupable? Est-elle une victime d'agents d'affaires? L'enquête en faisant la pleine clarté, nous fera probablement connaître l'exacte vérité. Quant au docteur Petit, première victime de cette étrange affaire, il n'eut pas le courage, sans doute, d'affronter la lutte. Il s'est pendu à son domicile. Ses obsèques ont eu lieu civilement, le clergé ayant refusé au suicidé les dernières prières. Nos lecteurs trouveront en première page, la reproduction des scènes principales de ce drame: la sœur Candide chez le bijoutier, sa comparution chez le juge, sa cellule à Saint-Lazare, le catafalque élevé sous le porche de l'immeuble habité par le docteur Petit, ainsi que la vue d'un réfectoire à l'hôpital d'Ormesson, et de la maison de la rue de la Pompe où vivait habituellement sœur Candide.

UNE SERIE D'EXECUTIONS CAPITALES

A Sisteron
Si, parmi les exécutions, nous avons choisi pour faire notre douzième page en couleurs, celle de Sisteron, c'est que le condamné François Olive fut le chef d'une bande sinistre, les *Ebrangeurs des Alpes* qui, comme celle des chauffeurs de la Drôme, terrorisa toute une contrée. François Olive a payé sa dette. Dès la veille, en entendant des cris, le bandit avait compris que l'heure du châtimement était proche. Aussi n'a-t-il pas paru surpris quand on vint le réveiller. Il pleura cependant abondamment au souvenir de sa mère; puis, assisté de l'aumônier, il entendit la messe et se laissa entraîner vers l'échafaud, dressé en face de la prison.

Précédé d'un aide, il arrive devant la guillotine, mais là, le trouble le gagne; il veut prononcer quelques mots, qui n'arrivent pas à sortir de sa gorge. Les aides le couchent sur la bascule; Olive se raidit, mais la lunette s'abat. Dehiler a pressé le dévot et le couperet tombe. Un caillot de sang a jailli; le corps s'abat dans le panier. Justice est faite!

A Alger
A la même heure était exécuté à Alger le mahonnais Juan Vidal dit Figarette, condamné à mort pour avoir assassiné dans des circonstances horribles la famille d'un colon. L'*Oeil de la Police* a reproduit en son temps cet effroyable drame et rapporté tous les détails du procès.

Figarette, au moment de mourir, a fait preuve d'un grand calme. A peine soutenu, le condamné, un peu pâle, s'est avancé jusqu'à la guillotine. Il voulait parler au public; aussi protesta-t-il contre l'empressement de l'exécuteur des hautes œuvres qui le fit basculer; sa tête ayant été engagée dans la lunette, le condamné se contorsionna ensuite vainement. A 4 heures 24, le couteau tombait.

A Orléans
Après l'exécution d'Olive à Sisteron, les bois de justice ont été dirigés sur Orléans, dans le Loiret, où attendait un autre criminel, Sylvain Laroche, âgé de 18 ans, qui tua avec un raffinement inouï de cruauté, après l'avoir violée, la jeune fille de ses patrons. Nous reviendrons sur cette exécution dans notre prochain numéro.

En Angleterre
Thomas Jesshope, condamné à mort pour avoir tué un homme au cours d'une discussion dans un music-hall de Londres, a été pendu, sa grâce n'ayant pas été accordée.

En Allemagne
Le serrurier Przybilla, condamné à mort pour avoir tué son beau-frère, a été exécuté à Ratibor. Son père, qui avait été également condamné à mort comme complice, avait vu sa peine commuée en celle de la détention perpétuelle.

Un cadavre dans une malle

Un employé des chemins de fer, entrant dans le hall aux bagages de la gare du Nord, à Moscou, fut frappé par l'odeur nauséabonde qui se dégageait d'une grosse malle peinte en vert. En s'approchant il s'aperçut que du sang noirâtre suintait à travers les parois du colis. Vivement alarmé par cette constatation, l'employé avertit la police.

On ouvrit la malle et l'on y trouva couché sur un débris de matelas et enveloppé d'une couverture le cadavre d'un homme de 40 à 45 ans. La figure était devenue méconnaissable par suite de la décomposition, mais on apercevait encore au cou des traces d'un instrument tranchant. Les mains blanches et fines semblent indiquer que le mort avait appartenu aux classes aisées.

On a pu établir que la malle était arrivée le 6 mai par un train de marchandises parti de Ekaterimbourg. Elle avait été déclarée comme contenant des articles de ménage. L'enquête sur cette affaire mystérieuse est menée activement.

Un perroquet peut-il être témoin ?

Une revue juridique de Breslau rend compte d'un procès qui vient de poser une question assez épineuse, celle de savoir si un perroquet peut être cité en justice comme témoin. Un mari demandait le divorce, se plaignant d'être trompé; il n'avait aucune preuve; nulle lettre, point de constat; il n'avait qu'un témoin, son perroquet.

Après une absence de six semaines, le mari, avec une douloureuse surprise, constata en effet, que Poiseau répétait à tue-tête :

« Arthur, mon cher Arthur, du *suesser Liebling, mein Herz, sei doch lieb*. » Il fallait qu'il eût bien souvent entendu ces propos, car il les redisait avec une insistance qui égalait seules la conviction de l'accent et la tendresse de la voix. Comme Arthur était le nom d'un ami de l'époux, et que Poiseau ne quittait pas la chambre conjugale, l'époux ne douta point qu'Arthur n'eût poussé le dévouement jusqu'à tenir sa place au delà de ce que réclamaient les devoirs de l'amitié. C'est pourquoi il demandait le divorce et l'auidion de son perroquet.

Son avocat a soutenu la recevabilité d'un pareil témoignage, alléguant qu'à la différence de tant d'autres il ne peut être faussé, vicié ni corrompu. L'avocat de la défenderesse déclarait au contraire que les personnes ont seules le droit d'être témoins. Mais, au cours des débats, la femme est entrée dans la voie des aveux, en sorte que le tribunal n'a pas eu à se prononcer sur l'unique détail qui relevait le procès de sa banalité.

Un arsenal anarchiste

La semaine dernière un ouvrier peintre, nommé Péchoux, voulant se venger de son patron, M. Dumont, entrepreneur, avait déposé dans le collier de l'immeuble habité par celui-ci à Lyon une bombe qui heureusement n'explosa pas. Péchoux, arrêté, avoua qu'il avait fabriqué l'engin à Grenoble, dans un logement qu'il occupait, avenue d'Alsace-Lorraine. Une perquisition vient d'être faite à cette adresse. Dans une mansarde du cinquième étage, où pendant quelque temps s'était réfugié Péchoux, on découvrit un véritable laboratoire d'anarchistes. Le commissaire de



LA SEMAINE CRIMINELLE DANS L'OUEST

UNE RIXE. — Un journalier fit la rencontre sur la route d'une maraîchère qui lui adressa la parole. Cependant, au bout d'un instant, ce dernier trouva moyen de hausser le ton, de passer aux injures et de rouer de coups le malheureux



journalier. Celui-ci, jeté à terre, reçut de nombreux coups de pied dans le côté gauche de la figure. Il eut certainement été achevé si a fille de l'instituteur passait à ce moment-là, n'aurait appelé son père, qui vint au secours de la victime.



UNE MÈRE TUE SON FILS. — Désespérée de la mort de son mari, se sentant elle-même atteinte de tuberculose, une malheureuse femme absorba un toxique; puis se couchant auprès de son fils âgé de 12 ans, elle eut de deux coups de revolver dans la tête. Elle se logea aussitôt une balle dans la tempe droite sans réussir à se tuer. Mais son état est des plus graves.



APRÈS LE BAL. — A la sortie d'un bal, vers deux heures du matin, un domestique de culture regardait la ferme de ses maîtres. Il passait dans une rue déserte de la ville, quand deux ombres se dressèrent devant lui. Deux frères, avec lesquels il avait eu une dispute, l'avaient guetté et se ruaient sur lui. Terrassé, assommé à coups de pieds, un œil arraché, le pauvre diable expira quelques heures plus tard. Ses assassins ont disparus.

police fit part de cette découverte au procureur de la République qui lui-même avisa le parquet de Lyon. Une nouvelle perquisition fut alors pratiquée en présence de M. Doderot, chef des travaux pratiques à la faculté des sciences. On trouva de la poudre noire et blanche, des bombes à renversement, des bouteilles contenant différents acides, une caisse renfermant de la mélinite, des mèches et des obus prêts à exploser. Engins et appareils ont été envoyés à la faculté des sciences, où ils seront examinés.

Protégeons-nous

Le *Médecin chez soi*, nous donne un précieux conseil pour nous défendre contre les visites indiscrettes des cambrioleurs :

« Craignez-vous les voleurs, les cambrioleurs et autres apaches, alors que vous n'êtes pas certains de la solidité de vos serrures? Voici un petit truc qui vous préservera si l'on entre chez vous. C'est à la portée de toute personne qui possède... un phonographe. Vous munissez votre appareil d'un disque ou d'un rouleau sur lequel est enregistrée quelque bruyante fanfare; vous le remontez et vous fixez à la manette de la mise en marche une ficelle attachée par l'autre bout à la porte de votre appartement. Entre un cambrioleur, animé des plus noirs desseins; la ficelle déclenche le mouvement et notre homme entend, non sans stupeur, la marche de *Sambre-et-Meuse* ou la *Jambe de bois*. « Tiens, se dit-il, il y a concert; autant m'en aller. » Et il s'en va pendant que vous êtes réveillé et que vous allez refermer votre porte en sifflotant la suite de l'air commencé.

« N. B. — Changer le rouleau pour le prochain cambrioleur, sans quoi ils éventraient le truc... »



LA SEMAINE CRIMINELLE DANS PARIS

PAR LA FENÊTRE. — Rue Vendôme, un couvreur qui vivait avec une femme de mœurs légères, voulut l'autre nuit l'écarter. Elle, la malheureuse, pour échapper à la mort, sauta par la fenêtre et vint s'abîmer sur le trottoir. Le couvreur a été arrêté; sa victime est dans un état désespéré. (XIV^e Arr.)



LA COLÈRE DE L'ENTÔLÉ. — Après avoir suivi dans un hôtel une aguicheuse brunette, un cocher s aperçut qu'il avait été entôlé. Il courut après son amie d'un moment et la rejoignit rue du Cherche-Midi. Il se précipita sur elle, lui passa la jambe de son fouet autour du cou et, tirant de toutes ses forces, tenta de l'étrangler. Des agents accourus, maîtrisèrent le cocher et emportèrent à l'hôpital la fille qui est dans un état grave. (VI^e Arr.)



SCÈNE DE FAMILLE. — Dans un logement de la rue d'Aligre, un jeune tapissier se disputait avec sa mère parce que celle-ci lui refusait de l'argent. Au paroxysme de la colère, le jeune homme voulut trapper sa mère. La pauvre femme put s'enfuir et appeler son mari. Mais l'intervention du père ne fit qu'augmenter la colère du forcené qui se mit à tirer des coups de feu sur les meubles et finalement se tira une balle dans la tête. Le coupable, qui fut accusé, il y a quelques temps, du meurtre d'une fille publique et acquitté par la Cour d'assises, était, depuis cette époque, devenu faible d'esprit. (XIII^e Arr.)



DRAME CONJUGAL. — Lasse des mauvais traitements que lui faisait subir son mari, une femme, mère d'une fillette de dix ans, abandonna le domicile conjugal et se plaça comme femme dans un restaurant de la rue Daguerre. Persuadé qu'elle avait un amant, le mari vint la trouver au restaurant; il entra avec elle dans une petite pièce au fond, et, tout de suite, tira sur elle un coup de revolver qui lui traversa le poumon. La pauvre femme est morte à l'hôpital. (XIV^e Arr.)

UNE ÉTRANGE DISPARITION

Grand Roman policier inédit*

PAR A. K. GREEN

(Traduction de J. Heywood)

CHAPITRE XI

LUTTRA (suite).

« En effet, comme il disait ces mots, un coup de vent subit s'engouffra dans l'allée de la maison, faisant claquer la porte et produisant au-dessus de ma tête un gémissement lugubre et prolongé dans les branches d'un vieux sapin qui s'agitaient menaçantes comme les bras d'un noir fantôme. — Vous ferez bien d'entrer, ajouta l'homme, il ne tardera pas à pleuvoir. — Sans me faire prier, je sautai à bas de mon cheval, dont je lui lançai la bride. Il fallut déployer toute mes forces pour ouvrir la porte. A l'intérieur, je fis la rencontre d'un second personnage, un peu plus âgé, mais d'une mine également patibulaire, qui, sans dire un seul mot, m'indiqua du pouce une salle éclairée, à l'autre bout du corridor et sortit aussitôt rejoindre son compagnon, sans doute pour l'aider à s'occuper de mon cheval. — Je m'avantai jusque sur le seuil de la porte que m'avait indiquée l'aubergiste, où je me trouvai en présence d'une jeune fille, presque un enfant, dont la radieuse et blonde beauté exerça aussitôt sur moi un attrait irrésistible. Elle s'était levée en me voyant et se tenait les yeux fixés sur mon visage, les mains appuyées sur la table grossière à laquelle elle avait été assise. Son expression dénotait à la fois la surprise et l'inquiétude. — Lorsque je me découvris pour la saluer, un frisson la parcourut de la tête aux pieds. Un instant encore elle me regarda, les yeux pleins d'épouvante, puis elle écarta brusquement la main vers la porte, comme pour me recommander de ne pas m'attarder dans cette maison. — Au même instant on entendit dans le corridor les pas lourds des deux hommes, sur quoi la jeune fille laissa retomber sa main d'un geste découragé, sortit de la salle sans nous donner aux uns ni aux autres le temps de lui adresser la parole. — Va dire à Luttra de préparer la chambre rouge, fit l'ainé des deux hommes d'une voix gutturale, trahissant son origine allemande. — L'autre secouait dans le feu les gouttes de pluie tombées sur ses vêtements. — Elle te fera bien sans qu'on le lui dise, répondit-il d'un ton maussade. Je suis trempé. — Le premier, véritable colosse aux épaules exceptionnellement larges et puissantes, frôna les sourcils d'un air si menaçant que son compagnon, après avoir mis son veston à sécher sur le dossier d'une chaise, se hâta de sortir à son tour. — Les jeunes garçons sont si fêlés de nos jours, reprit l'aubergiste en m'adressant un signe de tête qui voulait être amical. Autrefois, c'était différent : ils étaient dressés à obéir sans demander tant d'explications. — Cela me fit sourire d'entendre appeler jeune garçon l'homme d'une trentaine d'années qui venait de quitter la salle. — C'est votre fils? demandai-je en m'installant près du feu. — Oui, c'est mon fils et la jeune fille qui

était là est sa sœur. Ils m'aident à tenir l'auberge, mais je vous assure que c'est un métier ingrat; les voyageurs n'abondent pas dans ces parages. — C'est bien ce qu'il m'a semblé, répondis-je en pensant à l'impossibilité où je m'étais trouvé de demander mon chemin, faute de rencontrer personne sur ma route. A quelle distance sommes-nous de Pentonville? — C'était le village où je devais rejoindre mon ami. — A sept ou huit kilomètres, fit l'autre d'un air visiblement contrarié. Ce n'est pas loin, de jour, mais par une nuit pareille... — En effet, je dois m'estimer heureux d'avoir trouvé à me mettre à l'abri. — L'aubergiste jeta un coup d'œil dédaigneux sur mon bagage, qui consistait en une petite valise, mes fusils de chasse dans un étui en cuir et mon pardessus. — Vous allez à la chasse? demanda-t-il. — Oui. — Le pays est giboyeux... Vous êtes seul? — La curiosité de mon compagnon ne me plaisait pas outre mesure; cependant, n'ayant rien de mieux à faire, je lui répondis assez poliment. — Non, je dois retrouver un ami à Pentonville; c'est lui qui dispose de la chasse. — L'aubergiste se caressa la barbe d'un geste méditatif, tout en me lançant un regard qu'aujourd'hui, avec ma connaissance plus approfondie de la nature humaine, je qualifierais de sinistre. — Alors, vous êtes attendu? fit-il enfin. — Jugeant superflu de répondre à cette question, je me contentai de me chauffer les pieds au feu, car je me sentais transi. — Il y a longtemps que vous voyagez? — Reprit-il au bout d'un moment en examinant à la dérobée mon costume de cheviotte bleue. — Tout l'été. — Cette réponse parut encore ne lui faire qu'un médiocre plaisir. — Vous êtes de New-York, sans doute? — Oui. — Une belle ville, monsieur. Il doit y avoir beaucoup d'argent dans les grands palais qu'on voit le long des avenues. — Je fis un signe d'assentiment. Le vieux — il pouvait avoir cinquante-trois ou cinquante-quatre ans — rapprocha sa chaise de la mienne. Il allait, sans doute, continuer son interrogatoire, lorsque son fils rentra. En même temps, une voix de femme se faisait entendre derrière moi. — La chambre est prête, monsieur, me disait la jeune fille que l'aubergiste avait appelée Luttra. Je me levai aussitôt. — Dans ce cas, je vais aller me coucher, fis-je en prenant mes bagages et en m'avancant vers la porte. — Ne vous inquiétez pas si vous entendez des craquements cette nuit dans la maison; fit encore l'aubergiste. Les portes et les fenêtres joignent mal et avec un vent pareil elles feront un tapage à réveiller les morts. Mais la vieille baraque est solide, il n'y a aucun danger. — Le bruit m'est indifférent, répondis-je touché de cette sollicitude. J'ai passé la nuit dernière dans le train sans fermer l'œil; aussi vais-je dormir d'un trait jusqu'au matin. Vous me réveillerez à neuf heures. — La-dessus, je suivis la fille de l'aubergiste



LA SEMAINE CRIMINELLE AUTOUR DE PARIS

ATTAQUÉS SUR LA ROUTE. — Plusieurs terrassiers ont été assaillis route d'Argenteuil, par des individus en état d'ébriété. Un des ouvriers, âgé de 45 ans, a été frappé au bas-ventre d'un coup de pied si terrible que le malheureux a eu la vessie déchirée. C'est dans un état des plus alarmants que le blessé a été transporté à l'hôpital d'Argenteuil. CORMEILLES-EN-PARISIS.



DRAME INEXPLIQUÉ. — «Donnez-moi deux sous de bonsbons», demanda un terrassier en entrant chez un épicer marchand de vins. Et pendant que le commerçant le servait, le terrassier, sans aucune raison, le frappait violemment à coups de bâton. Se voyant en danger, l'épicier saisit un long couteau et l'enfonça dans le flanc droit de son agresseur. Le terrassier se sauva sur la route et tomba raide mort. HARGEVILLE.



UN DUEL SANS TÉMOINS. — Afin de vider une vieille querelle d'amour, deux jeunes ouvriers résolurent de se battre. Ils se rendirent pendant la nuit dans une carrière, et, face à face, armés de revolvers, ils ouvrirent le feu. Quand es voisins, attirés par les détonations, arrivèrent, ils trouvèrent un des combattants, couvert de sang, grièvement blessé. Il a refusé de donner le nom de son meurtrier qui est en fuite. GENTILLY.



LA CAPTURE D'UN FOU. — Armé d'un couperet, un ouvrier en portait des coups à tort et à travers en déclarant qu'il voulait entrer à Saint-Cyr. On prévint des agents qui pénétrèrent dans la boutique et voulurent emmener le fou. Mais, à peine dehors, celui-ci se jeta par terre, mordit les gens aux jambes et arracha le pouce de l'un d'eux. Le malheureux fou est aujourd'hui interné. PUTEAUX.

AU TRIBUNAL CORRECTIONNEL

VICTIME DE L'AMOUR

Polydore Boisaleuil, guitariste, vingt-cinq ans, est poursuivi pour escroquerie. Encore une victime de l'amour! Il en pinçait, et fortlement pour Violette Pantin, aimable fleuriste de dix-huit printemps. Il proposa à la jeune fille de l'emmenner au fond d'un petit trou pas cher de Bretagne. Violette qui, sur la ligne de l'Ouest, n'avait jamais dépassé la station qu'elle appelait Bécon-les-Cruyères, accepta avec enthousiasme. Elle n'avait rien à se mettre. Ce que Boisaleuil avait à lui proposer ne pouvait la vêtir suffisamment. Pour parer sa belle, l'amoureux n'hésita pas à recourir à des procédés qui font plus d'honneur à son imagination qu'à sa délicatesse.

M. LE PRÉSIDENT, au prévenu. — Un beau matin, vous vous présentez chez M. Bassaleuc, imprimeur; vous lui commandez

vingt mille lettres de faire-part du soi-disant décès d'un prétendu oncle, dont vous dites incidemment l'héritier. Vous faisiez figurer dans votre rédaction des gens aux noms et aux titres ronflants. Les plus modestes membres de votre nombreuse famille étaient au moins chevaliers du Mérite agricole ou officiers d'académie. Au moment de partir, vous fouillez dans votre poche et vous vous écriez : « Saprستي! Il me manque cent cinquante francs pour solder les pompes funèbres! » M. Bassaleuc vous offre naïvement de vous avancer cette somme. Vous acceptez, naturellement. — LE PRÉVENU. — Il n'y a pas de délit. Il m'a offert l'argent.

M. LE PRÉSIDENT. — Il vous l'a offert, parce que vous vous étiez présenté comme héritier d'un prétendu baron Boisaleuil, ancien banquier, membre du conseil d'administration de plusieurs Sociétés financières. Bien entendu, l'imprimeur ne vous a jamais revu et, lorsqu'il a fait livrer les vingt mille lettres de faire-part à l'adresse par vous indiquée, on a répondu que vous y étiez absolument inconnu. Il y a là toutes les manœuvres constitutives de l'escroquerie. — LE PRÉVENU. — L'amour m'avait fait perdre la tête.

M. LE PRÉSIDENT. — Ce n'est pas tout. En sortant de chez l'imprimeur, vous entrez chez Lévy père, marchand de chaussures. Vous lui dites : « Ma sœur, M^{me} Meyer, qui demeure en face, a besoin de bottines. Envoyez-lui-en quelques paires à essayer. » Vous sortez, puis vous rentrez dans la boutique et vous ajoutez : « Il n'y a pas de monnaie à la maison. Avez-vous la monnaie de mille francs? » Le marchand étale sur son comptoir la monnaie demandée. Vous la ramassez vivement en disant : « Je donnerai le billet de mille à votre demoiselle de magasin. » M. Lévy père, un peu inquiet, fait signe à une employée de vous accompagner avec les chaussures à l'essai. En chemin, vous donnez un croc en jambe à la jeune fille et vous disparaissiez avant qu'elle se soit relevée. — LE PRÉVENU. — J'étais fou, fou d'amour. Je ne savais pas ce que je faisais... Le gousset garni, Polydore s'empressa de parer son idole. Violette, enlevée au bout de peu de temps à Boisaleuil par un commis voyageur en moutarde, n'a pas été touchée par la citation à comparaître devant la justice et ne vient pas déposer comme témoin; mais sa tante, la respectable Aglaé Nichon, femme de ménage, tient à nous

faire connaître les splendeurs de la garde-robe que paye le prévenu avec la belle gallette d'autrui.

— Mossieu Polydore, déclare d'un ton reconnaissant le témoin, avait frusqué la même comme une duchesse. Des bas à trente-neuf sous la paire, des pantalons à six cinquante, un rose, un bleu, un jaune, garnis de dentelles au bas des jambes, etc. — M^{me} Nichon continue son énumération, trop longue pour trouver place ici, et termine ainsi : — Il y en avait en tout pour trois cents francs au moins. La ruine était si chouette... si galbeuse... si romaine... — LE PRÉVENU, amer. — Qu'on me l'a soufflée en Bretagne au bout de quinze jours! — LE TÉMOIN, philosophe. — Ça c'est la vie. Paraît que vous n'aviez plus un rond. C'est jeunesse, vous l'aviez anguillée sur la mauvaise voie, — qu'est tout de même la meilleure, au fond, — fallait qu'a continue. Avant trois ans, a roulera... — Le président interromp la prophétie d'Aglaé Nichon et, après avoir entendu l'imprimeur et le cordonnier, condamne Polydore Boisaleuil à quatre mois de prison.

Le Greffier.

FLEURS DE PARIS

Grand Roman Moderne

PAR MICHEL ZÉVACO

XXXIV

PERPLEXITÉ D'UN GARDIEN DE L'ORDRE PUBLIC
(suite).

— Ecoutez, La Veuve, dit alors la jeune fille d'une voix qui tremblait un peu, je voudrais vous demander quelque chose... et si vous me répondez... eh bien! je ne vous en voudrai plus pour le mal que vous me faites, à moi qui ne vous ai jamais fait de mal.

— Demande... Que veux-tu savoir? La pauvre petite hésitait. Il y avait des larmes au bord de ses grands yeux limpides.

Enfin elle se décida, et baissant la voix :

— Monsieur Ségalens... Elle s'arrêta court et devint très rouge, puis très pâle. La Veuve sourit.

— Eh bien! Que lui veux-tu, à ce beau jeune homme?
— Rien, oh! rien... Seulement, pourriez-vous me dire s'il est rentré... d'un voyage qu'il a dû faire?

— Il est rentré, dit La Veuve simplement. Je l'ai vu.
La jolie bouquetière s'avança vivement vers La Veuve et lui saisit les mains, qu'elle étreignit convulsivement :

— Merci! murmura-t-elle, oh! merci! que vous êtes donc gentille! je le savais bien que vous n'étiez pas méchante, au fond... Alors, vous l'avez vu?

La joie de la pauvre petite éclatait dans toute sa naïveté sincère. Le sourire de La Veuve se fit plus aigu.
— Bien sûr que je l'ai vu! fit-elle d'une voix indifférente. Puisque cela t'intéresse, je te dirai donc qu'il est venu chercher ses meubles, et qu'il est reparti, cette fois pour toujours. Il nous a dit qu'il s'en retourne se marier dans son pays, où sa fiancée l'attend depuis longtemps...

— Ah! fit doucement Marie Charmant. Et comme La Veuve s'en allait en lui lançant un « Au revoir! » plein de rancune satisfaite, la bouquetière recula jusqu'au lit de fer qui occupait le fond de la pièce, et elle s'y laissa tomber, abattue et sans forces... Une étrange douleur la poignait au cœur. Elle éprouvait l'irrésistible besoin de pleurer, de crier, de sangloter; et, par le plus dange-reux des phénomènes de douleur, elle demeurait immobile, sans un cri, sans une larme... Elle se sentait un grand vide au cerveau. Il lui semblait que les attaches qui tiennent debout la mécanique humaine se dénouaient l'une après l'autre. Bientôt cette douleur, de morale qu'elle était, devint physique. Un flot de sang empourpra le visage, tandis que les mains se décolorent, devenaient blanches comme cire. Puis, presque aussitôt, le visage lui-même prit une teinte de lys, et Marie Charmant se laissa aller à la renverse sur son lit...

Elle souffrait atrocement, l'angoisse l'étreignait à la gorge, et bientôt apparut le phénomène de la « boule à l'estomac », bien connu des médecins. Alors elle voulut crier ou tout au moins dire quelques mots pour se rassurer elle-même. Et elle s'aperçut que ses dents se serraient avec une force invincible et qu'il lui eût été impossible d'ouvrir la bouche. Ses yeux devinrent fixes et demeurèrent obstinément attachés sur une fissure du plafond; puis la fissure disparut; Marie Charmant ne vit plus rien, bien que ses yeux fussent grands ouverts. Mais elle pensait encore, et elle avait conscience que ses prunelles se révoltaient; elle pensait ceci :

— C'est drôle, on dirait que je regarde en dedans... et mes bras... comme ils se raidissent... Oh! je ne sens plus mes mains... où sont mes mains?... où sont mes yeux?... Oh! si je pouvais pleurer!... Tout est vide, tout est noir... je ne vois plus... je n'entends plus... je ne sens plus...

Elle tenta l'effort suprême. Mais pas un muscle, en elle, ne tressaillit... Elle était étendue, toute raide, les

lèvres entr'ouvertes, les yeux blancs, le visage exsangue, une larme au coin des paupières...

On meurt de joie. On meurt de douleur. Nos sentiments sont des candidats à notre propre assassinat. Nous vivons avec eux. Ils nous guettent. Ils feignent de sommeiller. Viennent une occasion, une circonstance imprévue qui ne nous laisse pas le temps de dompter le sentiment déchainé. Le sentiment, alors, se rue sur nous et nous terrasse. La joie et la douleur sont des tueuses.

Marie Charmant était-elle morte?... C'était une nature impressionnable à l'excès. Sa sensibilité nerveuse la prédestinait aux sentiments d'outrance. Elle était riieuse, enjouée, ou, pour mieux dire, *blagueuse*. Très capable de supporter des misères comme celles que lui avait infligées la mère Gibelotte, vaillante contre la faim, la soif et les coups, elle était sans défense contre le premier sentiment qui lui sauterait à la gorge. Elle ignorait l'amour, et même, avec son tempérament frondeur, elle n'y croyait guère. C'est à peine si elle songeait à Ségalens. Seulement, quand elle y songeait, elle souriait en se rappelant l'aumône du gardénia. Et alors, son sourire était si doux, il se passait au fond d'elle-même des choses si suaves qu'elle avait envie de pleurer et qu'elle éclatait de rire. On l'eût bien étonnée si on lui eût appris qu'elle aimait ce jeune homme. Elle se savait bien une sympathie étrange pour lui; elle s'avouait bien que Ségalens réalisait le type idéal que toute jeune fille crée dans son imagination, mais était-ce de l'amour, cela? Elle en souriait... elle en riait. Et l'amour, lentement, l'avait prise tout entière, avec une puissance d'autant plus redoutable qu'elle se laissait faire, ignorant et voulant ignorer si c'était là de l'amour.

La nouvelle du prochain mariage de Ségalens la foudroya, voilà tout.

— Monsieur Finot, cette fois, je tiens la piste...
— Faites-moi votre rapport, dit M. Finot, très froid, surmontant le frémissement de joie intense qui le bouleversait.

Il était dix heures du soir. Dehors, tombait une petite pluie fine d'hiver. Le vent soufflait par rafales d'ouest, et, dans l'escalier, se modulaient des gémissements d'une infinie tristesse. M. Finot était assis dans son fauteuil. L'agent se tenait debout devant lui, de l'autre côté de la table.

— Voilà, monsieur. J'ai acquis la conviction que Jean Nib et la fille Rose-de-Corail vont se terrer ce soir dans un hôtel borgne du boulevard de la Chapelle. J'ai fait causer le mastroquet du coin de la Goutte-d'Or. L'homme et la femme y étaient tantôt. Le mastroquet les a entendus causer. Ils changent de tanière tous les soirs; mais cette nuit, je parie ma tête qu'ils vont se nicher à la Marmotte...

— Autrement dit au Grand-Hôtel des Deux-Savoies (1). Le ténancier est à nous. Il faut le prévenir.

— C'est fait, monsieur! dit triomphalement l'agent.

— Déjà? fit le sous-brigadier en fronçant le sourcil. Peut-être est-ce une faute, cela. Enfin, passons. Ecoutez...

M. Finot ferma les yeux, joignit les mains sur son ventre, et médita quelques minutes. Alors, d'une voix brève,

(1) Les agents de la sûreté ont, en effet, leur argot; leur langage est plein de verbes conventionnels dont le sens n'est connu que d'eux... et de la pègre, naturellement. C'est ainsi qu'ils donnent des sortes de pseudonymes aux hôtels borgnes, aux cabarets mal famés. En disant *La Marmotte*, l'agent désignait un hôtel du boulevard de la Chapelle, où souvent déjà, M. Finot avait fait des rafles. Que ce titre pompeux de *Grand-Hôtel des Deux-Savoies* n'éveille pas d'ailleurs, l'idée de quelque établissement confortable; c'était un bouge... mais les bouges aiment à se parer d'appellations cossues.

il indiqua son plan d'investissement et d'attaque :

— Vous, dit-il, devant la porte de la Marmotte. Deux hommes au coin de Tanger (1). Deux au coin d'Aubervilliers. Bon. Un homme à l'angle de Château-Landon, un autre au coin de l'Aqueduc. Sept en tout. Ça suffit. Pas un mot au patron, hein? Et personne là-bas avant une heure du matin. Je connais mon homme : il nous glisserait dans les doigts; il faut l'empaumer en plein sommeil. Moi, je serai sur les lieux à une heure et demie précise. Rompez!

Demeuré seul, M. Finot s'accouda sur la table, mit sa tête dans ses deux poings, et, les yeux fixes, le regard vitreux, se prit à méditer sur l'expédition projetée. Il étudiait successivement toutes les péripéties qui pourraient se présenter et les éliminait l'une après l'autre. Bientôt, une flamme s'alluma, monta, pétilla dans son regard. Ses lèvres, détendues par un sourire, découvrirent ses dents de carnassier. Son front se barra d'un pli dur, et sur toute sa face resplendit l'orgueil du prochain triomphe : il avait trouvé la combinaison qui devait faire tomber dans ses mains Jean Nib et Rose-de-Corail. Alors, il se leva, ouvrit la bibliothèque et, sur le rayon au-dessus des outils, prit un flacon, des brosses et différents objets bizarres. Il se planta alors devant la glace, entre deux bougies qu'il alluma, et se mit à travailler gravement. Des moustaches grises se plaquèrent sur les poils rudes qui formaient étrille sur sa lèvre supérieure; une impériale, grise aussi, s'adapta à son menton. A chacune de ses tempes se dessina une patte d'oie; les rides du front s'accrochèrent, des cheveux grisonnants s'adaptèrent par-dessus ses cheveux noirs... puis il endossa une redingote noire à la boutonnière zébrée par le mince filet d'un ruban rouge, plaça sur sa tête un chapeau haut-de-forme, et quiconque fût entré alors eût vu, à la place de l'agent Finot, une silhouette de vieux capitaine en retraite.

— Je ne me reconnais pas moi-même, murmura Finot.

La pendule marquait onze heures. Il jeta un dernier regard autour de lui, s'assura que son casse-tête, son revolver et son poignard étaient en place et bien à portée.

— En route! fit-il en reniflant.

Il se dirigea vers la porte. Mais soudain, il s'arrêta, fit demi-tour et marcha à la pièce occupée par Marie Charmant, en grognant : « Je ne suis pas trop curieux pour un agent; mais tout de même je voudrais savoir ce que La Veuve est venue dire à la petite. Voyons si elle dort! Et voyons si elle me reconnaîtrait... »

Il se pencha et mit son œil à la serrure de la porte.

— Il y a de la lumière, donc elle ne dort pas. Voyons si elle a tiré le verrou (il y avait un verrou intérieur que la bouquetière poussait tous les soirs avant de s'endormir).

Doucement, il poussa la porte... elle céda. Il entra en disant :

— Faites excuse, mademoiselle; est-ce que monsieur n'est pas là?... Tiens! grommela-t-il, elle s'est endormie tout habillée sur son lit... Eh!... mademoiselle!... Elle dort bien!... Hum! (Il avança de deux pas.) Mademoiselle! Réveillez-vous, que diable!... (Encore un pas.) Ah ça!... Quel sommeil!... (Il se penche.)... Oh! mais... elle s'est trouvée mal!... (Un cri étouffé, un sourd juron arraché par la stupeur.) Evanouie?... Non!... Ce bras que je lève retombe pesamment!... Ces yeux à l'envers!... Ces dents découvertes!... Sacré nom de Dieu!... Elle est... oui!... elle est morte!...

Finot, pendant quelques minutes, de-

(1) La rue de Tanger, M. Finot supprime le mot *rue* dans toute sa topographie. L'Aqueduc, Aubervilliers; la rue d'Aubervilliers, la rue de l'Aqueduc.

meura stupide devant la pensée qui, tout de suite, du premier coup, s'abattit sur lui : — Elle est morte! morte chez moi! Qu'est-ce que je vais dire? Comment vais-je expliquer?... Je suis flambé!... Oh! si elle n'était pas morte, pourtant!...

Il colla son oreille au sein : le cœur ne battait pas!...

Sous le fard qu'il avait mis à ses joues, l'agent de la sûreté devint blême. Il contempla avec une sorte d'horreur ce cadavre accusateur, et tout à coup la terreur du mystère s'empara de lui... il se découvrit... et, lentement, à reculs, les yeux fixés sur la morte dont la bougie éclairait le visage de ses reflets livides, il sortit de la pièce, alla tomber sur son fauteuil. Là, il surmonta sa fugitive faiblesse de crainte superstitieuse, leur de poésie éteinte à peine allumée... Et de nouveau, la terreur, positive le domina :

— Flambé!... Moi, Finot, sous-brigadier de la brigade des recherches, moi l'honnête homme, moi l'agent irréprochable, j'ai commis le crime de séquestration! Et voilà que la séquestrée meurt chez moi! Voilà qu'il y a chez moi un cadavre qui m'accuse!...

Il essuya son front inondé de sueur, et, d'un geste violent, arracha la perruque qu'il avait ajustée sur sa tête... Et cette tête apparut alors à demi grimee, grotesque et macabre et hideuse. Des idées d'affolement passèrent au pas de charge sur l'écran de son imagination, se succédant, se poussant l'une l'autre. L'épouvante lui suggéra des visions de cauchemar. Il se vit essayant de faire disparaître le cadavre, l'entassant dans un panier, ou dans une malle qu'il portait dehors... il se vit coupant les membres... toute la fantastique et nombreuse mise en scène des crimes célèbres... et il se vit fuyant, s'enfonçant dans les ténèbres de Paris... et brusquement, il sentit à son cou l'étreinte de fer du collègue qui l'arrêtait...

Finot bondit au milieu de la chambre, les yeux hagards, la face convulsée, le revolver au poing.

— Ne me touchez pas, tonnerre!...

Le son de sa propre voix l'arracha au cauchemar. Il poussa un long et rauque soupir, et porta la main à sa gorge comme pour s'aider à respirer. Il saisit un carafon qui contenait de l'eau-de-vie et en but une large lampée à même le goulot.

— Du calme! gronda-t-il en s'essuyant la bouche d'un revers de main. Il n'y a pas à dire! Il faut que je sorte le machabée!... Sans ça, je suis flambé, moi!... Du calme! De l'ordre! De la méthode!

La pendule sonna minuit.

Brusquement, les traits de Finot se détendirent. Ses yeux prirent une expression de volonté sauvage. Avec une hâte méthodique, il rajusta sa perruque, défripa sa redingote, remit en place le ruban de la Légion d'honneur qui s'était dérangé, puis, résolument, entra dans la chambre de Marie Charmant et marcha droit au lit.

Et alors, sans regarder, il empoigna le cadavre dans ses bras et le tint serré sur sa poitrine.

Et il se mit en marche.

Lourdement, pesamment, il traversa la salle à manger, et, par une machinale précaution, éteignit la lampe : il se trouva dans les ténèbres, avec ce cadavre dans les bras, poitrine contre poitrine... Un frisson le secoua de la tête au pied. Il grogna un sourd juron pour se donner du courage, et gagna la porte extérieure. Une fois sur le palier, il referma soigneusement la porte, et souffla un instant.

— Si quelqu'un monte en ce moment, je suis foutu! gronda-t-il.

Il commença à descendre. L'escalier était un puits de ténèbres. Marche à marche, tâtant du bout du pied, sans un bruit, sans un craquement, avec l'habileté des êtres de nuit, il opéra la sinistre descente, serrant dans ses bras le corps raidi d'une funèbre étreinte...

En bas, d'une voix dure et ferme, il appela :

— La porte!... C'est moi : ne sortez pas! Inutile!...

Et ce fut dit d'un tel accent de menace que la concierge, reconnaissant la voix de l'agent, ne bougea pas de sa loge... l'instant d'après, Finot était dehors!...

La porte de la maison refermée, Fi-

not, haletant s'y appuya pour respirer deux secondes, et grogna :

— Ça y est ! J'ai flanqué le machabé à la porte !...

Alors il déposa le corps, non pas sur le sol, mais debout dans l'angle de l'encoignure. Et le corps se tint debout, la tête elle-même ne retomba pas sur l'épaule...

— Raide comme une planche ! grommela Finot avec une sorte d'admiration. Ça, par exemple, c'est particulier !

Oui, c'était particulier ! C'était même effroyable ! C'était un de ces spectacles comme les délires des fièvres d'agonie peuvent en créer dans l'imagination pervertie des mourants ! La rue, ce boyau de rue antique aux lignes torsées, aux pavés biscornus, pleine de ténèbres et de pluie. Au loin, un bec de gaz qui semble un œil effaré de ce qu'il voit. Les rafales que le vent d'ouest précipite coup sur coup, passent avec des plaintes et des rires épileptiques. Sur le pavé, la pluie ricane et sautille. De vrai, les choses, pluie, vent, pavé, maisons de travers comme pour allonger le cou et regarder, oui, les choses semblent s'être mises à contempler, effarées, stupéfaites, ce spectacle de fantastique épouvante : là, dans cette encoignure, le cadavre debout, le cadavre de la belle fille, avec ses yeux blancs, sa bouche entrouverte, ses bras raides au long du corps, et, devant le cadavre, l'homme grimé, l'homme bizarre qui n'est plus l'agent Finot, qui n'est pas tout à fait le vieux capitaine en retraite ; et le cadavre et l'homme à la figure figée sous les fards se regardent et semblent échanger des pensées que les vivants ne connaissent pas...

Seul, un mime génial comme Paul Martinelli eût pu tenter de rendre sensibles à des spectateurs le comique effroyable et le tragique intense, et l'horreur et l'épouvantable rire, les sentiments extra-humains sués par cette scène...

— C'est rigolo ! gronda Finot d'une voix de terreur.

A ce moment, des voix joyeuses, voix jeunes d'étudiants, voix stridentes d'étudiantes, s'élevèrent : une bande sortie de quelque brasserie du quartier, arrivait de la place Saint-Michel, chantant à tue-tête :

Marchons, amis,
La nuit, les chats sont gris.
Jusqu'à demain,
C'est la saint Boute-en-train !

— Nom de Dieu ! Il ne manquait plus que ça ! bégaya Finot, qui sentit ses cheveux se hérissier, et qui saisit le cadavre par un bras, comme pour lui demander un appui. Tant pis ! Je décale !...

Trop tard ! La bande joyeuse apparaissait, sous des parapluies ruisselants, jupons retroussés par le vent, bérêts d'étudiants plantés sur l'oreille. En un instant, ils furent sur le groupe macabre, et il y eut un éclat de rire qui secoua la rue ; Finot frissonna jusqu'aux moelles et se cramponna au bras du cadavre !

— Ohé ! Vieux birbe ! T'aurais pas pu ôter ta décoration, au moins !
— Embrasse-la, que ça finisse !
— L'Amour mouillé...
— Ils content leurs comptes !...

Les quolibets portaient, fusaient, pétaient. Finot, tout raide devant le cadavre, sentait qu'il entrait dans le domaine de l'horreur. Il ne pensait plus. Sa cervelle se détraquait... Soudain, la bande, qu'un caprice avait arrêtée, fut poussée en avant par un autre caprice, reprit sa marche dégingandée sous les rafales, et toute la vision des jupons voltigeants, des bérêts, des parapluies ruisselants, s'engouffra dans le noir, disparut en lançant un dernier quolibet : « Enfin, seuls !... » et en reprenant un couplet qui était à ce moment la *Marseillaise* de la vadrouille :

A l'hôtel du Numéro-Trois...

Finot eut un grognement. Il jeta un regard à droite et à gauche. Personne ! La pluie redoublait ses crépitements sur le pavé, cinglait les faces aveugles des vieilles maisons. Finot passa son bras à la taille du cadavre, le souleva et se mit en marche...

Presque au débouché de la rue, sur la place Saint-Michel, il s'arrêta, et coucha le cadavre en travers du trottoir.

Alors, il recula, avec un furieux soupir de détente nerveuse. Il recula de vingt pas, se renfonça sous une porte

et attendit ; ce qu'il avait prévu arriva : au bout de quelques minutes des gens passèrent... trois hommes qui, voyant cette femme étendue sur le trottoir, s'arrêtèrent, se penchèrent. Finot les entendit qui discutaient à mots rapides :

— Elle est morte !...
— Portons-la au poste...
— Non ! prévenons un agent...

L'un des trois se détacha en courant : les deux autres demeurèrent près du cadavre.

Alors Finot s'élança, fit un détour et gagna le boulevard Saint-Michel. Là, il constata qu'il était une heure.

Il héla un fiacre, et sauta à l'intérieur en disant :

— Boulevard de la Chapelle, rondement !

Et, blême sous son fard, affaissé sur la banquette, il gronda :

des étalons qui, à travers des plaines bleuâtres parsemées de diamants, galopent en secouant leurs crinières d'argent.

Ce fut à ce moment qu'un homme et une femme, descendant de la Goutte-d'Or, débouchèrent sur le boulevard de la Chapelle par la ruelle des Islettes. Un instant, ils sondèrent la nuit, de ce regard profond et sûr des êtres qui ont appris à regarder. Rassurés, sans doute, ils coupèrent le boulevard en droite ligne et se mirent à longer le mur d'enceinte du vaste hôpital.

Jean Nib et Rose-de-Corail se savaient traqués. Depuis la scène du Champ-Marie et l'évasion de La Veuve, il sentaient que la police avait jeté sur eux son filet. Ils avaient entrevu des figures louches qui les dévisageaient. Des avertissements mystérieux, un clignement

en arrêt... puis Jean Nib faisait demi-tour et ils reprenaient leur marche.

Comme ils arrivaient au coin de la rue de Maubeuge, un fiacre s'y arrêta, et le voyageur sauta sur le trottoir. Jean Nib et Rose-de-Corail, surpris par le brusque arrêt du fiacre, passèrent dans la zone de lumière projetée par les lanternes. Le voyageur payait à ce moment le cocher. Cet homme, un instant, releva la tête, et son regard croisa celui de Jean Nib ; puis il se mit à fouiller dans son porte-monnaie. Jean Nib et l'homme, disons-nous, s'étaient regardés. Cela n'avait été qu'un éclair. Jean Nib passa tranquillement, et, non moins paisible, le voyageur paya son cocher.

— Tu as vu ? demanda Jean Nib à Rose-de-Corail.

— Oui. La tête du vieux. Un décoré. Pourquoi as-tu cette drôle de voix, mon Jean ?...

— Rien. Regarde donc où va le vieux décoré...

Rose-de-Corail se retourna, mais continua de marcher. Elle marchait à reculons. Jean Nib la soutenait par la taille.

— Il file le long de l'hôpital... je le vois presque plus... il s'en va vers Rochechouart, c'est sûr... c'est rien, va...

Elle avait deviné une sourde inquiétude dans la voix de Jean Nib, et elle cherchait à le calmer. Elle reprit sa marche normale.

— Tu es sûre qu'il a filé rue Rochechouart ?

— Très sûre. T'ennuie donc pas comme ça...

Elle se suspendit au cou de Jean Nib ; et l'homme, éperdument, la serra dans ses bras nerveux ; leurs lèvres se mordirent dans un long baiser...

Quelques minutes plus tard, ils arrivaient devant la *Marmotte*... « l'hôtel » des *Deux-Savoies*. Adossés à un mur, raidis dans leur immobilité, ils fouillèrent les environs.

— T'as rien vu ? fit Jean Nib dans un souffle.

— Rien. On peut traverser.

— T'as rien vu au coin de Château-Landon ?... Quelque chose qui s'est aplati quand nous avons passé ?

— Rien, je te dis...

Ils traversèrent, droit, pour gagner le trottoir d'en face, et pénétrèrent dans l'hôtel en poussant la claire-voie à demi-hauteur. Bientôt, conduit par le patron aux yeux bouffis de sommeil, ils se trouvèrent dans une chambre du second. Jean Nib ferma la porte à double tour et ouvrit la fenêtre qui donnait sur une cour étroite. Il se pencha, inspecta la cour, et alors, revenant sur Rose-de-Corail qui dégrafait son corsage :

— Te déshabille pas. Tu crois que le patron dormait quand nous sommes arrivés ?

— Il a les yeux assez rouges, pour ça... Mon Jean, ajouta-t-elle de sa voix de profonde tendresse, t'ennuie donc pas, voyons !... Est-ce que je suis pas là ?...

— Eh bien, moi, je te dis qu'il ne dormait pas !... Et alors, t'as rien vu au coin de Château-Landon ?

— Oh ! tu me fais peur !... Rien, que je te dis !...

— Et bien, moi, je te dis qu'il y avait là un roussin !... Et alors, le vieux décoré, du sapin, tu dis qu'il a filé sur Rochechouart ?...

— Je l'ai vu, mon Jean !...

— Eh bien ! moi, je te dis que le vieux décoré a voulu me faire croire ça, et qu'il a fait demi-tour pour nous pisser !... Je te dis que ce vieux décoré-là s'appelle Finot de son vrai nom !...

— Finot, répéta sourdement Rose-de-Corail, qui sortit son couteau et jeta un regard farouche sur la porte.

— Fallait qu'il mette des lunettes, aussi ! Pourquoi qu'il m'a regardé ?... Je l'aurais pas reconnu, ricana Jean Nib, qui, en même temps, arracha vivement les draps du lit et se mit à les couper.

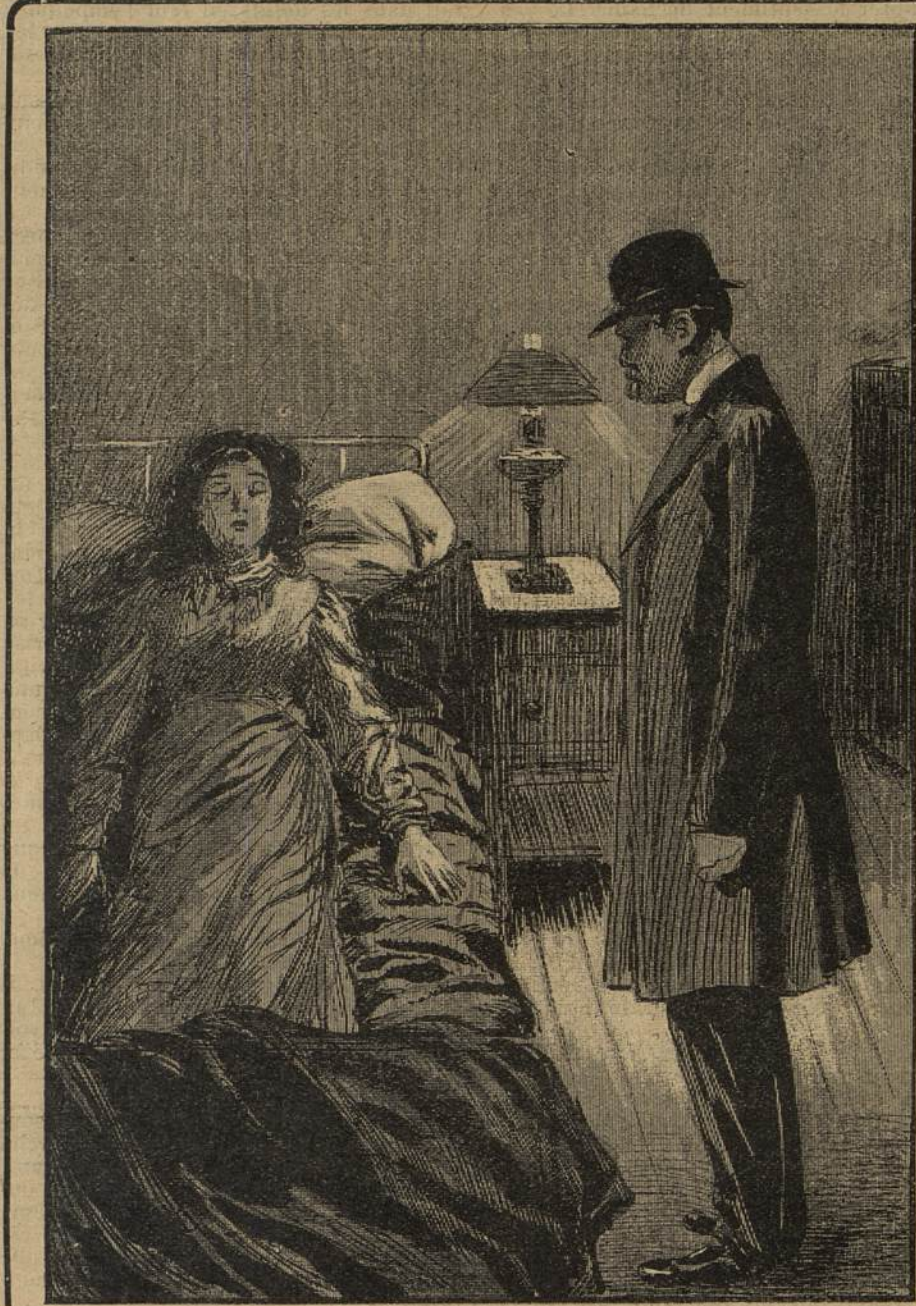
— Qu'ils y viennent ! granda Rose-de-Corail. Qu'ils te touchent !... Malheur !...

Elle s'était jetée entre Jean Nib et la porte, le couteau au poing, avec un de ces grondements comme peuvent en avoir les femelles des lions lorsqu'elles flairent le danger pour le mâle.

Jean Nib sourit et dit :

— Ils ne me tiennent pas, va ! Si je suis entré dans la cambuse, c'est pour leur faire voir que je coupe dans le pont. Nous avons cinq bonnes minutes, car ils veulent nous laisser le temps de nous pieuter...

(Lire la suite au prochain numéro.)



FLEURS DE PARIS. — Finot demeura stupide devant la pensée qui, du premier coup, s'abattit sur lui : « Elle est morte ! »

— A Jean Nib, maintenant ! Ouf !... Dix Jean Nib, dix Rose-de-Corail ! Ça serait encore moins dur à colleter que le machabé...

XXXV

LA MARMOTTE

L'horloge lumineuse de Lariboisière marquait tout près d'une heure et demie. Les boulevards extérieurs étaient déserts. La chaussée centrale, que le métropolitain devait, quelques années plus tard, écraser de ses piliers massifs soutenant la voie aérienne, s'allongeait comme un chenal de ténèbres entre deux rives lumineuses... le double alignement des becs de gaz bafoués par le vent. Quelques pierreuses rôdaient, à l'affût du passant. Mais le passant était rare... La pluie venait de cesser, des étoiles se montraient, comme souriantes, et de gros nuages noirs, qu'un rayon de lune éclairait sur leurs bords, chevauchaient dans l'espace, pareils à

d'yeux, un geste, un mot jeté par un homme qui feint de vous bousculer ; cela les avait sauvés jusque-là. Au moment de pénétrer dans une rue, d'entrer dans un bar, de se réfugier dans un hôtel, l'avertissement les arrêtait court ; ils faisaient demi-tour, cherchant une maille plus large du filet. Mais les mailles, de nuit en nuit, d'heure en heure, se faisaient plus étroites.

Cette nuit-là, ils avaient résolu d'aller dormir à l'hôtel des *Deux-Savoies*, maison assez paisible, où les descentes de police étaient bien rares. Seulement, ils avaient attendu que l'heure des rafles fût passée. Ils allaient d'un pas régulier et modéré. Mais tous deux avaient leur couteau tout ouvert dans la main : Jean Nib, au fond de sa poche ; Rose-de-Corail, dans son corsage. Parfois ils s'arrêtaient court, et Jean Nib se retournait brusquement, tandis que Rose-de-Corail continuait à regarder devant elle. Une minute, de leurs muflés de fauves inquiets, ils humaient l'air, immobiles,

FIÈRE DE SON CRIME

Grand Roman dramatique*

PAR JULES MARY

IX (suite).

Elle joignit les mains, voyant bien qu'elle n'avait plus qu'un seul espoir d'être sauvée... l'espoir de l'attendrir. Mais attendre Lafistole, qui de sa vie n'avait pleuré et de sa vie n'avait senti son cœur, c'était vouloir une chose impossible.

Il souriait, devant ces prières, méprisant, brutal, grossier.

Elle se tut, soudain, attachant sur le misérable, un singulier regard, fixe, tenace, un regard où il n'y avait plus ni prières, ni larmes, ni crainte, ni faiblesses, ni menaces.

— Répondez-vous, madame, à ce que je vous ai demandé?

— Demain, il m'est impossible de vous recevoir ici.

— Ce sera où vous voudrez.

— Je vais passer tout l'après-midi à Vilvaudran.

— Mais à quoi bon? Je n'ai plus rien à vous dire. Je ne pourrai que vous répéter demain ce que je vous ai dit aujourd'hui.

— Laissez-moi croire que la nuit vous portera conseil. Je vous donne jusqu'à demain pour réfléchir. Si demain vous êtes toujours du même avis, vous me le direz à Vilvaudran. Alors, j'ouvrirai les hostilités... A demain donc, belle-maman, puisque vous le voulez.

Il se retira.

Clotilde, anéantie, décommanda la voiture, rentra dans son appartement, sous prétexte de migraine, et se fit déshabiller par sa femme de chambre.

Elle grelottait la fièvre.

Dans la soirée, elle entendit rentrer Jean-Joseph et Daniel.

Une idée lui vint tout à coup.

— Si j'allais trouver le père de mon mari?... Si je lui confiais ma peine?... Si je lui avouais le terrible secret?... Peut-être me maudira-t-il! me chassera-t-il! Mais je suis de sa famille, malgré tout; son nom, c'est le mien... Sa première et effroyable douleur passée, il faudra bien qu'il essaye de me sauver!... Il trouvera, sans doute, en sa vieille expérience et en sa sagesse, ce que je ne puis trouver, moi, dans ma détresse et le désordre de mon esprit.

Il n'était que cinq heures.

On ne dînait, à l'hôtel, qu'à sept heures.

Sûrement, Jean-Joseph ne ressortirait plus. Il allait profiter de ces deux heures pour travailler. Elle le trouverait dans son cabinet.

— Oui, oui, murmurait-elle, tout éperdue, je vais tout lui dire. Il le faut; cela me sauvera, car je ne sais plus où je vais, moi; non, je ne sais plus; j'ai peur de moi; j'ai grand-peur...

Elle sortit de chez elle.

Doucement, lentement, d'un pas furtif, elle longea le corridor froid et humide au bout duquel, donnant sur la cour, était le cabinet de travail de Jean-Joseph.

Son cœur battait douloureusement.

Elle était si oppressée que l'haleine lui manquait, comme si elle avait fait une longue course.

Alors, elle s'arrêtait, pour respirer, appuyant l'épaule contre le mur et frissonnant au contact de son humidité.

Devant la porte de Jean-Joseph, elle s'arrêta pour écouter.

Elle en venait à espérer qu'il n'était pas là, qu'il était ressorti sans qu'elle s'en doutât et qu'elle ne pourrait le voir.

Mais elle entendit distinctement le vieillard qui toussait.

Elle entendit aussi des feuilles de papiers froissées, puis un fauteuil qu'il remuait.

Elle étendit la main pour ouvrir la porte.

Mais il lui sembla que Jean-Joseph se

dirigeait vers cette porte et qu'il allait ouvrir.

Elle se recula, épouvantée...

Elle alla jusqu'à la fenêtre du corridor et se pencha dans la cour pour se donner une contenance.

Elle ne s'était pas trompée.

— Parlez, maintenant, personne ne peut nous entendre.

Certes, parler, elle l'aurait voulu.

Pourquoi l'avait-il fait entrer là, au lieu de la laisser dans le corridor?

Devant elle, dans un cadre d'or terni, le portrait de Jean-Joseph d'Hautefort,

Et elle s'enfuit, toujours les mains sur les yeux, trébuchant, effarée, poursuivie par des fantômes ensanglantés qui tournoyaient autour d'elle.

Jean-Joseph ne la retint pas.

Mais il disait, pensif, inquiet.

— Que se passe-t-il donc en elle?... Je le saurai...

Il fallut à Clotilde beaucoup de courage pour descendre dîner, le soir. Mais Jean-Joseph paraissait avoir oublié cet incident. Il entretint à peu près seul la conversation qui languissait, ne fit aucune allusion à la pâleur et à l'air de fatigue de Clotilde, et se retira dans son cabinet aussitôt après le repas, au lieu de rester à fumer en causant avec Daniel.

Clotilde voyait bien qu'il se contenait et que les efforts mêmes qu'il faisait pour paraître ne point se souvenir étaient autant de preuves qu'il se souvenait.

Et ses terreurs augmentaient en comprenant qu'elle était l'objet des préoccupations du vieillard.

Elle ne dormit pas une minute.

La fièvre la tenait éveillée.

« La nuit porte conseil », avait dit Lafistole.

Hélas! elle n'était capable ni de réfléchir ni de s'arrêter à une résolution.

Une seule chose restait dans son esprit, au milieu du trouble de ses pensées : ne point sacrifier Bérange!... Sauver sa fille des mains de ce misérable!

Mais comment?

Voilà l'éternel écueil contre lequel elle échouait, et elle sentait la folie frapper à son cerveau, devant l'impossibilité de résoudre un pareil problème.

Dans l'après-midi, elle fit atteler et partit pour Vilvaudran.

Elle s'en allait ainsi, au hasard, sans but, sans projets arrêtés, poussée par la destinée.

Elle se révoltait contre cet esclavage; elle aurait voulu ne pas obéir à Lafistole, mais elle obéissait malgré elle.

Pourtant elle eut une suprême espérance, ce fut comme une dernière clarté dans l'obscurité du drame qui se jouait en sa vie.

Des heures s'écoulèrent et Lafistole ne se présentait toujours pas.

— Il ne viendra pas, se disait-elle. Il aura réfléchi qu'il n'obtiendrait rien de moi...

Elle avait éloigné le jardinier et le cocher qui l'avait amenée, sous différents prétextes, voulant être seule.

Ils ne devaient être de retour qu'à la nuit tombante.

Elle ne pouvait rester en place.

Elle sortit, se promena dans les allées du jardin, en fit vingt fois le tour, puis entra dans le bois qui s'étendait jusqu'aux sources du Loiret.

Elle passa devant le kiosque où elle avait eu son premier entretien avec Lafistole.

Elle revint sur ses pas, rentra au château.

Elle ne s'y trouvait pas depuis quelques minutes qu'elle voyait, de sa fenêtre, arriver Lafistole, lentement, balançant sa canne et le nez au vent. Lui-même aperçut d'en bas Mme d'Hautefort à sa fenêtre, leva son chapeau avec désinvolture, en familier de la maison, puis d'un pas leste, monta les degrés du perron.

Il n'y avait pas de domestique au château, et Lafistole l'avait remarqué en arrivant.

— Méfions-nous! se dit-il.

Il trouva facilement le petit salon où Mme d'Hautefort attendait, presque mourante.

— J'espère, madame, dit-il en entrant que ce n'est plus en étranger que vous allez me recevoir; mais je vais emporter la promesse d'être bientôt votre fils?

— Vous, mon fils! dit-elle hébétée; vous, vous?



○ ○ FLEURS DE PARIS. — Finot passa son bras à la taille du cadavre, ○ ○
○ ○ ○ ○ ○ ○ le souleva et se mit en marche. ○ ○ ○ ○ ○ ○

Jean-Joseph sortait.

Il la vit.

— Tiens, Clotilde! Que faites-vous là, mon enfant?

Elle vint à lui, prit ses mains, les embrassa.

Il la laissa faire, étonné.

— Eh bien? eh bien? disait-il...

Mais l'émotion de la jeune femme était si intense que les paroles s'arrêtaient dans sa gorge. Elle ne pouvait que faire ce geste instinctif, irraisonné, d'embrasser les mains du vieillard, sans se rendre compte de son action, tellement elle était troublée.

— Vous avez quelque chose à me dire, n'est-ce pas? Depuis longtemps je l'ai deviné...

Oui, il l'avait deviné, elle le savait.

Doucement, il l'entraînait dans son cabinet dont la porte était restée ouverte.

On eût dit un prêtre faisant entrer une pénitente au confessionnal.

Il referma la porte.

en costume rouge et hermine de président des assises.

Voici ce qu'elle regardait maintenant, ce qui attirait ses yeux.

Le portrait à l'air dur, fier, semblait la considérer et l'accuser, et la chasser de cette maison où elle n'était pas à sa place, et où elle n'aurait jamais dû entrer.

Le portrait la comblait d'effroi.

Elle revit son père, Bastien, condamné à mort par un juge comme celui-là, son nom à jamais flétri par ce terrible justicier.

Elle eut une sorte d'accès de folie, bien compréhensible chez la pauvre femme, depuis toutes les angoisses qui l'affaiblissaient et rendaient ses nerfs d'une sensibilité extrême.

Elle mit sa main devant ses yeux pour ne plus voir le portrait, pour effacer de son esprit le souvenir de Bastien : elle murmura :

— Non, non, non, je n'ai rien à dire; vous vous trompez...

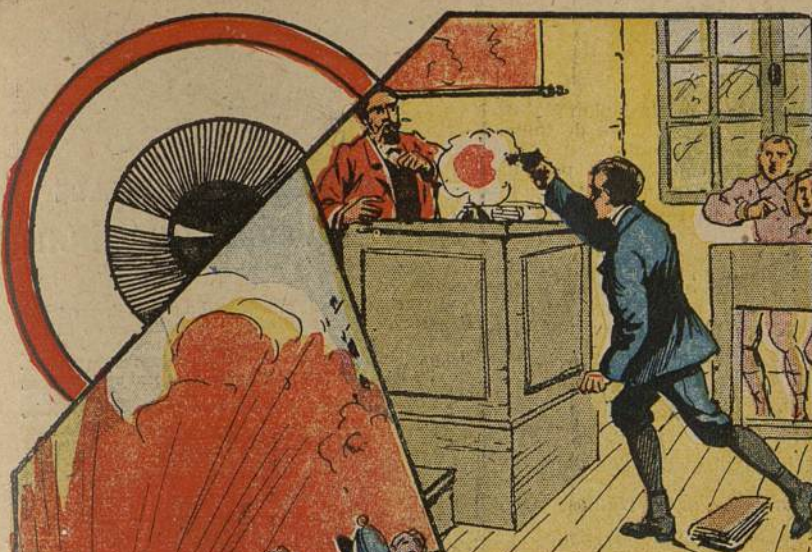
* Voir l'ŒIL de la Police n° 67 à 73.

— N'avez-vous pas réfléchi ?
 — Si, si, j'ai réfléchi... je n'ai guère dormi, allez.
 — Et le résultat de vos réflexions ?
 — Ce que vous me demandez est impossible.
 Il fronça le sourcil, mit le bec de sa canne entre les dents, et regarda sans parler Mme d'Hautefort.
 Après un long et pénible silence :
 — Que comptez-vous faire ?
 — Vous supplier de renoncer à votre projet.
 — Le temps presse. Vous avez retardé ce mariage, c'est bien. Le rompre serait mieux. Vous pourriez alors me présenter à votre mari, à son père, à l'aimable demoiselle Béragère... je ferai ma cour... et... avec votre appui secret et l'influence que vous avez certainement sur l'esprit de votre fille, nul doute que je ne réussisse bientôt à lui plaire et à être agréé par elle.
 — Mon Dieu, mon Dieu !
 — Je sais, par mes informations personnelles, que la signature du contrat est fixée au 1^{er} juillet prochain.
 — C'est vrai !
 — Eh bien, madame, voici ce que j'ai à vous dire : si d'ici au 1^{er} juillet vous ne trouvez pas le moyen de rompre définitivement le mariage ; si vous conservez, pour le contrat, cette date du 1^{er} juillet, écoutez-moi, madame, je vais vous prévenir de ce qui se passera : à la signature du contrat, à la fête que vous donnerez, se présentera un homme que vous n'aurez pas invité... un homme qui était venu vous offrir la paix et à qui vous avez déclaré la guerre.
 — Et cet homme ?...
 Elle s'était levée, frémissante, recouvrant son sang-froid au fur et à mesure qu'elle voyait le danger se rapprocher d'elle, ne le craignant déjà plus, ce misérable qui la menaçait, mais en proie, elle, la femme faible et torturée, à une colère terrible.
 — Cet homme, ce sera moi !...
 — Vous ferez cela !
 — Je vous le jure...
 — Et puis ? et puis ?... si je vous fais chasser par mes domestiques ?
 — J'aurai le temps de raconter devant tous l'histoire de l'honorable Bastien, et la façon dont il sut se débarrasser du fermier Jourdan, à la ferme de Montefreux...
 Elle passa lentement sa main sur son front.
 La folie de la colère l'aveuglait.
 D'une voix presque inintelligible, elle répéta :
 — C'est bien vrai, vous ferez cela ?
 — Oui.
 — Vous n'avez pas de pitié ?
 — Je n'aurai pas de pitié !
 Elle eut un sanglot singulier. C'était comme un rire nerveux, un rire de folle. Ses cheveux noirs, magnifiques, lourds, presque aussi grands qu'elle était grande, s'étaient dénoués mal tenus par le peigne d'écaïlle blonde, et roulaient sur ses épaules.
 Elle marcha vers Lafistole d'un pas saccadé, la respiration sifflante, les mains en avant, et, tout à coup, elle se précipita sur lui, étreignant le misérable à la gorge.
 Elle était robuste, et la colère décu-plait sa force.
 Lui n'était redoutable que par son esprit sans cesse en éveil, une intelligence portée au mal, l'impitoyable cruauté surtout, qui le rendait insensible aux larmes.
 Il essaya de se défendre.
 Mais les mains de la pauvre Clotilde étaient comme des tenailles autour de son cou.
 Il sentait l'étouffement déjà ; il ne respirait plus ; ses ongles, enfoncés dans la chair de Clotilde ne faisaient point lâcher prise à celle-ci.
 Un nuage de sang l'aveugla.
 Il chancela, comprit vaguement qu'il allait perdre connaissance, réunit ses forces dans un suprême effort, repoussa Clotilde et, tirant un revolver de la poche de sa redingote, le dirigea vers elle, le doigt sur la détente, râlant :
 — Si vous ne vous tenez pas tranquille, je... fais feu.
 Mais on eût dit que la vue de l'arme affolait tout à fait la malheureuse.
 Elle se jette à corps perdu sur Lafistole, lui saisit et lui paralyse le poignet... d'une main... pendant que l'autre main cherche toujours la gorge...
 Ce n'est plus la femme si affaîsée des

derniers jours, pleurant, se lamentant, fiévreuse et malade.
 C'est la bête fauve défendant son petit, la mère défendant sa fille.
 Et elle balbutiait dans un rire de triomphe en voyant qu'elle était la plus forte et qu'elle maltraitait cet homme presque d'une seule main :
 — Vois-tu, je te l'avais dit... il faut que tu me craignes... Tu m'as poussée à bout... tant pis, tant pis...
 Ils perdent l'équilibre ; tous deux glissent et tombent.
 Il n'a pas lâché le revolver.
 Elle n'a pas lâché la main qui serre l'arme désespérément.
 Et soudain, en tombant, un coup part...
 Une détonation très faible, — le revolver est de petit calibre, — encore assourdi par les murs de cette chambre...
 Surprise, Clotilde se relève.
 Le revolver est là, devant elle.
 Lafistole ne le tient plus.
 Il ne remue plus, Lafistole... Il est étendu, les jambes repliées, les bras tordus.
 Le coup l'a atteint en pleine tête... brisant le crâne à bout portant...
 Il a les yeux grands ouverts... avec la fixité de la mort.
 Un peu de sang — pas beaucoup — mêlé à un peu de cervelle, s'épand autour de la blessure, sur le crâne chauve et luisant du viveur.
 Elle recule avec horreur.
 Du sang ! du sang de cet homme !
 Grand Dieu !... qu'est-ce donc ? Qu'y a-t-il donc ?
 Elle recule toujours... jusqu'au fond du salon et rencontre le mur qui la soutient...
 Mais son regard ne quitte pas le terrible et hideux spectacle.
 Elle ne comprend pas vraiment ce qui s'est passé.
 Elle regarde autour d'elle, dans un geste instinctif, pour trouver l'explication de ce drame.
 De longues minutes se passent.
 — Il est blessé ! il est blessé ! s'il allait mourir !...
 C'est la première réflexion qui traverse son esprit, quand la raison lui revient.
 Puis aussitôt :
 — Qui l'a blessé ? Est-ce lui ? Est-ce donc moi ?
 Pendant qu'ils se débattaient, le coup est parti.
 L'invisible main du hasard a fait justice.
 Mais, en faisant justice, le hasard a jeté la pauvre créature dans une inexorable situation.
 Elle craint de se rapprocher de Lafistole.
 Ces yeux vagues lui font peur — bien plus peur que lorsqu'ils menaçaient ; goguenards et cruels tout à l'heure, on dirait maintenant qu'ils demandent vengeance.
 Cependant les minutes s'écoulent.
 Elle fait quelques pas...
 Elle se baisse...
 Elle touche la main... se retire... apeurée, avec dégoût, puis recommence.
 L'homme reste immobile et la main reste inerte.
 — Monsieur, dit-elle, monsieur !
 Elle l'appelle, croyant qu'il va entendre.
 Mais comme elle est tout près, maintenant, ses yeux rencontrent le trou rouge du crâne brisé, d'où déjà le sang ne coule plus.
 Et elle recule encore.
 — Mon Dieu, dit-elle, je ne sais plus, moi, je ne sais plus...
 Elle revient au cadavre.
 — Monsieur... monsieur...
 Puis l'idée lui vient qu'elle a beau le toucher, le secouer et l'appeler, que c'est fini, à jamais fini, pour le misérable, et qu'il est mort !
 — Mort, dit-elle, mort ! Ce n'est pas possible... S'il est mort, que vais-je devenir ?
 Elle a le courage de s'agenouiller auprès de l'homme.
 Elle lui prend la main, met ses doigts autour du poignet, cherche l'artère.
 L'artère ne bat plus.
 Elle appuie la main sur la tempe, du côté où le sang n'a pas coulé.
 La tempe n'a plus de pulsation.
 Et l'homme est bien dans une immobilité de cadavre.
 — Ce n'est pas vrai... il n'est pas

mort... Il n'est qu'évanoui... Il reviendra à lui... Je le soignerai, s'il le faut.
 Elle se relève.
 Mais son effroi est si grand, si grande est son horreur, telle a été pendant toute cette scène sa surexcitation, qu'elle sent tout à coup que sa connaissance l'abandonne.
 Un frisson de chaleur la prend au talon, monte à la nuque...
 Ses yeux s'obscurcissent.
 Et elle roule évanouie auprès de l'homme qui est tué...
 Elle resta longtemps sans vie, car le soleil baissait derrière les grands arbres du bois lorsqu'elle reprit connaissance.
 En se relevant sur ses bras, en regardant autour d'elle, en apercevant Lafistole inanimé, la scène terrible du meurtre revécut à ses yeux.
 — Que faire ? Que faire ?
 Et se traînant sur les genoux, elle examinait le cadavre, passant même les mains devant sa bouche afin de surprendre un peu de respiration.
 — Il est mort ! il est bien mort !
 Elle sort de ce salon maudit ; elle ferme la porte à clef, afin qu'on ne puisse entrer là...
 Et elle descend hâtivement l'escalier, fuyant sans savoir où, n'ayant qu'un but, s'éloigner au plus vite, mettre le plus d'espace possible entre elle et le cadavre.
 Elle court comme si on la poursuivait.
 Et de temps en temps, par les allées enchevêtrées du bois où elle tourne sur elle-même et se perd, elle regarde derrière elle, croyant entendre des pas.
 Et dans l'affolement de sa pauvre imagination délirante, elle croit entendre aussi des voix de gens qui ont découvert le meurtre, qui appellent à l'aide et qui l'accusent...
 Que devenir ? Est-ce qu'elle va l'abandonner là, celui qui est mort ?
 Heureusement, il n'y avait personne à Vilvaudran. On n'a pu rien entendre non plus. Personne ne pourra s'étonner de ne point voir sortir Lafistole et ne fera de remarques sur la longueur de son entretien avec Mme d'Hautefort.
 Mais le jardinier rentrera, tout à l'heure... et le cocher viendra prendre des ordres pour retourner à Orléans...
 Que leur dira-t-elle ? Comment va-t-elle de nouveau les éloigner ?
 Elle pense à mourir... pour se débarrasser de pareilles angoisses...
 Elle court... elle court par le bois... arrive à la lisière... s'engage à travers les moissons... s'arrête tout à coup au bord d'une sorte d'étang assez étroit, connu dans le pays sous le nom de l'Abîme, profond et dangereux.
 Se laisser glisser là, c'est la mort certaine, dans l'immonde boue gluante où elle ira s'enlizer...
 Mais cette mort est horrible...
 Ah ! elle s'y résignerait peut-être, si cela devait éloigner tous les soupçons !... Mais ce cadavre !... ce cadavre resté là-bas ?... Comment la mort serait-elle expliquée ?... En évitant un déshonneur à son mari, à Jean-Joseph, à Béragère, ne serait-ce pas un déshonneur nouveau dont elle aurait à jamais souillé la pureté de leur nom ?
 Elle s'éloigna de cette eau calme et presque noire qui la tentait.
 Elle revint au bois.
 Le jardinier n'était pas rentré. La course qu'elle lui avait donnée était longue. Le cocher, lui, était revenu.
 Il s'approcha d'elle pour prendre des ordres et parut frappé de l'altération de ses traits.
 Ses vêtements étaient souillés de terre... le bas de la jupe même, déchiré par une ronce.
 De la terre, aussi, sur les bottines.
 Et Mme d'Hautefort était sortie sans chapeau, après avoir roulé ses cheveux sous le peigne, sans glace, au hasard...
 En ces minutes mortelles où elle usait doublement sa vie, chaque petit détail devait la frapper et lui renouveler ses terreurs.
 Elle s'imagina que le cocher devinait ce qui se passait en elle, et que ce serait là, plus tard, un témoin tout trouvé pour déposer contre elle.
 Elle balbutia dans son trouble :
 — Qu'est-ce donc ? Que voulez-vous ?...
 — Je viens de prendre les ordres de madame... A quelle heure madame veut-elle que j'attelle ?...
 — Vous repartirez seul... Je couche-

rai à Vilvaudran... Demain, dans la matinée, vous viendrez me prendre.
 Comme ce n'était pas la première fois que pareille chose arrivait, le cocher ne parut pas trop surpris.
 — Bien, madame, dit-il.
 Et il s'éloigna.
 Il était évident qu'il avait remarqué le désordre de la toilette de sa maîtresse, car malgré son respect, ses yeux s'étaient portés de la chevelure jusqu'aux bottines jaunes de boue, embrassant d'un regard rapide ces détails étranges.
 Clotilde, en le voyant s'éloigner, respira, soulagée.
 Elle n'avait plus à craindre que le jardinier et sa femme. Mais ils habitaient une petite maison, au bout du parc. Clotilde serait seule au château. En outre, le jardinier était toujours absent.
 Que comptait-elle faire ?
 Elle l'ignorait. Pour elle, la première préoccupation n'était-elle pas de se préserver de tout témoignage ?... Et, pour cela, ne fallait-il pas qu'elle restât seule !...
 La voiture partit.
 Comme elle avait prévu son mari qu'elle rentrerait le soir, qu'allait dire Daniel ?
 Et si le cocher racontait qu'il avait trouvé sa maîtresse dans un état lamentable, Daniel ne prendrait-il pas de l'inquiétude et n'allait-il pas accourir, à cheval, jusqu'au château ?
 — Ah ! non, non, tout plutôt que cela.
 Elle traversa le jardin. La nuit descendait.
 Un homme vint à elle. C'était le jardinier.
 — Madame, dit-il, le cocher vient de me dire que madame passait la nuit au château. L'appartement de madame est prêt, comme toujours, mais nous sommes un peu au dépourvu pour le dîner. Je vais envoyer ma femme prendre les ordres de madame.
 — C'est inutile. Je suis un peu souffrante. Je ne dînerai pas.
 — Madame a-t-elle besoin de quelque chose ? Un peu de tisane ? Nous avons récolté des brassées de tilleul, ces jours-ci...
 — Merci, je n'ai besoin de rien.
 — Bien, madame.
 Il fit quelques pas, puis revint.
 — J'oubliais de dire à madame, qu'en passant devant la verrerie, j'ai vu M. Pierre Jourdan, le dessinateur. Il a préparé les dessins que madame lui a demandés et se proposait d'aller aujourd'hui ou demain les soumettre à madame à Orléans... Ayant appris que madame est au château, il viendra ici peut-être.
 — Je ne veux pas le recevoir : ni lui, ni personne.
 — Bien, madame, je ferai en sorte qu'il ne dérange pas madame.
 Et il s'éloigna.
 Un souffle tiède et parfumé passait dans les arbres. Dans les prairies voisines, les foins étaient fauchés, et cela sentait bon. La nuit s'annonçait très douce. Le ciel était à peine voilé de quelques nuages qui glissaient lentement sur la lune, laissant ainsi la campagne dans des alternatives d'ombres et de lumière.
 Des millions d'insectes susurraient sous les herbes, et dans les flaques d'eau des sources du Loiret comme dans les abords bourbeux de l'Abîme, coassaient des grenouilles vertes, innombrables.
 C'était, certes, une soirée faite pour le calme, pour le repos.
 Et Clotilde, éffarée, regardait, dans la pelouse où elle venait de s'arrêter, presque au pied du château, la fenêtre ouverte du salon dans lequel gisait Lafistole inanimé...
 Est-ce qu'elle oserait jamais rentrer là ?
 Où en prendrait-elle le courage ? Dans son désespoir !
 Et que va-t-elle faire de ce cadavre ? Elle ne peut le laisser dans le salon... Celà l'accuse... Il faut qu'elle l'emporte, qu'elle le fasse disparaître, qu'elle le traîne au loin, pour qu'on ne puisse dire que Lafistole a été assassiné à Vilvaudran.
 (Lire la suite au prochain numéro.)



UN ÉLÈVE PEU COMMODE. — Un étudiant de seize ans, appartenant au quatrième cours du lycée de Palerme, s'est avancé devant la chaire et a sommé le professeur de changer les notes qu'il lui avait mises pour sa conduite. Le professeur ayant refusé, l'élève a tiré un coup de revolver sur lui, le blessant mortellement et s'est ensuite suicidé.

SICILE.



LE CRIME D'UN NEURASTHÉNIQUE. — Persuadé que sa femme et sa fille, lasses de son caractère rendu acariâtre par la neurasthénie, voulaient le quitter, un instituteur résolut de les tuer. Armé d'un rasoir, il entra dans leurs chambres pendant la nuit et les frappa de son arme. Les deux pauvres femmes purent s'enfuir, à demi vêtues. Alors, le neurasthénique se retira dans sa cuisine et se coupa la gorge. En tombant, il renversa sur lui une lampe à pétrole; quand les voisins accoururent, le corps de l'instituteur était à moitié carbonisé.

HAZEBROUCK.



UN DRAME DE LA MISÈRE. — Devenu fou à la suite d'une trop longue misère, un ouvrier de Millfield, sans travail depuis trois ans, voulut mourir avec les siens. Il trancha avec un rasoir la tête de sa femme et de ses quatre enfants et se coupa lui-même la gorge. Il n'est pas mort sur le coup, mais son état est désespéré.

ANGLETERRE.



EXPÉRIENCE MORTELLE. — A l'hospice de Bioêtre un infirmier qui avait inventé une nouvelle poudre, voulut en remplir un petit obus en présence de deux de ses camarades. Tout à coup, l'obus fit explosion. Quand on accourut, on trouva au milieu des lits tortus, des camarades, très, le malheureux infirmier dont le corps était réduit en bouillie. Ses sestes avaient volé de tous côtés et s'étaient collés aux murs. Son aide avait un oeil crevé et le bras droit arraché. Dans un coin de la salle, se tenait, sans blessures, mais muet d'horreur, le troisième infirmier.

BIOËTRE.



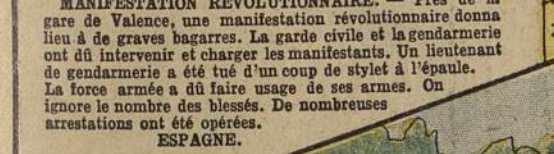
UNE BOMBE. — Une bombe éclatée à 11 heures du soir sur la place de Catalogne, au moment où des réjouissances battaient leur plein. L'ordonnance du lieutenant-colonel du régiment Alba-de-Tornes a été blessé, ainsi que plusieurs dames. Les danseuses ont été suspendues, mais elles ont repris après la panique.

ESPAGNE.



DOUBLE EXÉCUTION AU SABRE. — Deux indigènes, qui avaient assassiné il y a un an, un administrateur colonial ont été exécutés sur la place publique de Conakry, devant un détachement de tirailleurs et de gardes. Les mains liées derrière le dos, le premier fut agenouillé et d'un seul coup de sabre fut décapité. Son complice fut amené auprès du cadavre, et, malgré sa résistance, fut décapité de la même façon.

GUINÉE FRANÇAISE.



MANIFESTATION RÉVOLUTIONNAIRE. — Près de la gare de Valence, une manifestation révolutionnaire donna lieu à de graves bagarres. La garde civile et la gendarmerie ont dû intervenir et charger les manifestants. Un lieutenant de gendarmerie a été tué d'un coup de stylet à l'épaule. La force armée a dû faire usage de ses armes. On ignore le nombre des blessés. De nombreuses arrestations ont été opérées.

ESPAGNE.



UN ASSASSIN ASSIÉGÉ. — Après une violente dispute avec sa femme, sur la place du village d'El Madher, un indigène lui porta deux coups de boussaadi qui entraînèrent sa mort. Il s'enferma ensuite dans sa maison et quand les gendarmes arrivèrent, ils furent reçus à coups de fusil. Un indigène reçut une balle au visage.

ALGÉRIE.



LA MORT EN AUTO. — Le directeur de l'usine de pétrole de Port-de-Bouc faisait une promenade en automobile avec le commandant de hussards Gerboz. En arrivant près des Mari-gues, le malheur voulut que l'auto, qui marchait à ce moment à une assez vive allure, prit en écharpe une forte charrette, dont les brancards, par suite du choc, brisèrent la monture en fer de la capote de l'auto. Le commandant, le ventre déchiré, ne tarda pas à mourir.

MARSEILLE.



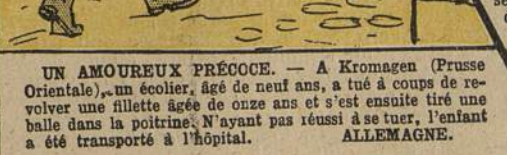
DOUBLE PARRICIDE. — Pour achever de dissiper les troubles cérébraux dont il était atteint, un instituteur de Birmandreis, près d'Alger, envoyait son fils dans une maison de santé. Le matin du départ, profitant d'une courte absence de son père, le malheureux dément s'arma d'un fusil et tua sa mère. Quand le père revint, le fusil fit feu également sur lui; la mort fut foudroyante. Le criminel paraît ne se rendre aucun compte de son abominable forfait.

ALGÉRIE.



BLESSÉ PAR UNE PANTHÈRE. — Dans une ménagerie installée à la fête de Clignancourt, l'homme-protée devait faire ses transformations au milieu des lions et des panthères. L'une d'elles s'étant montrée rebelle, le dompteur voulut la forcer. Mais la bête, furieuse, se mit debout, renversa le dompteur, et s'acharna sur lui, lui déchirant le visage et la poitrine, lui dévorant le bras droit. Les spectateurs s'enfuyaient pendant que les employés de la ménagerie dégagnaient le malheureux dompteur.

PARIS.



UN AMOUREUX PRÉCOCE. — A Kromagen (Prusse Orientale), un écolier, âgé de neuf ans, a tué à coups de revolver une fillette âgée de onze ans et s'est ensuite tiré une balle dans la poitrine. N'ayant pas réussi à se tuer, l'enfant a été transporté à l'hôpital.

ALLEMAGNE.



LA SEMAINE CRIMINELLE DANS L'EST

APRÈS BOIRE. — Après avoir bu plus que de raison, deux jeu es se reveraient à leur domicile. Soudain, l'un d'eux, sortant de sa poche un couteau à cran d'arrêt, bo... sur l'autre et lui porta sa lame à ras de sa gorge... Le blessé, perdant son sang abondamment, eut à force d'aller jusqu'au commissariat de police. Là, un pa sement sommaire fut fait et le blessé fut admis à l'hôpital. Quant à son agresseur qui, son mauvais coup accompli, avait été se cacher chez un de ses frères, qui le loge et chez qui il ne se présente, il a été arrêté. CH. DE VILLIERS.



AGENT BLESSÉ PAR UN SOLDAT. — Sur le champ de foire, deux soldats du 26^e d'infanterie causant un scandale. Ils refusèrent d'obéir aux ordres d'un sergent qui leur enjoignait de rentrer au quartier. Trois agents intervinrent. Alors, les soldats dégainèrent et l'un d'eux porta à un agent plusieurs coups de baïonnette dans la cuisse gauche. NANCY.

OCTOGÉNÉRIE MEURTRE. — A Barcey-e-Othe, un vieillard de 80 ans, a, de la rue, par une fenêtre ouverte, tiré un coup de fusil sur la famille de son voisin qui était en train de dîner. Le voisin a reçu la charge dans le côté. Son état est grave. Le meurtrier vivait en misère avec sa victime. Il a été arrêté. TROY.S.



LE GALANT PALEFREMIER. — Employé dans un cirque de passage, un palefrenier portant beau, avait fait battre le cœur d'une jeune fille. Il se donna comme comte italien, fit plusieurs dupes dans le pays, et, tout en se faisant nourrir par ses futurs beaux-pères, il leur extorqua 800 francs. Cependant le père de la jeune fille découvrit la vérité et s'en ouvrit à son fils, au moment où la famille se mettait à table. L'individu sauta par la fenêtre et disparut. Plainte a été portée contre lui. EPERNAY.



TRAGIQUE DISCUSSION. — A minuit, dans un café de la place Stanislas, au cours d'une discussion entre un manœuvre et un clairon au 79^e, en congé, le premier ayant menacé le second avec un vieux pistolet, le clairon se crut en danger. Il sortit un couteau de sa poche et le plongea dans la poitrine du manœuvre. Celui-ci, le cœur perforé, fut tué net. MIRECOURT.

A COUPS DE BÉTON. — Des agents cyclistes passant vers dix heures du soir rue de Mulhouse, ont trouvé évanoui sur la chaussée un jeune homme de 18 ans. Après que quelques soins, ce jeu e homme a recouvré ses sens et a déclaré qu'il avait été frappé à coups de béton par son père, sur la tête, et qu'il était tombé évanoui en se sauvant. DIJON.



COUP DE REVOLVER. — Pendant une partie de la soirée, des chanteurs ambulants avaient donné un concert sur la place de la Mairie. Quelques jeunes gens qui y avaient assisté, se en retournant et suivaient, en plaisantant, une femme ivre. Celle-ci se refusa à un mécanicien qui, montant au premier étage, déchargé aussitôt son revolver sur les jeunes gens. Un d'entre eux a été très gravement blessé. TAGNON.

OLGA

Le spectacle allait commencer. Sur les tentures de velours rouge d'une loge, se détachait, pâle et attendri, le merveilleux visage d'une toute jeune femme, Olga Severoff.

Chaque soir on pouvait l'admirer au cirque et les acrobates d'abord surpris de cette présence continuaient saluant maintenant d'un joyeux sourire ce génie de leur succès, qui, cette année-là, atteignait son apogée.

La première arrivée, elle ne quittait le cirque que la salle évacuée, espérant toujours un retour de celui dont ses yeux ne pouvaient se détacher, du moment où il entrerait dans l'arène au grand galop de son cheval, à celui où il en sortait.

Ah! certes, ils eussent formé un beau couple, le robuste et fier italien et la souple fille du Caucase!

Grands et élancés, inconsciemment hautains, ils semblaient prédestinés à une de ces passions qui conduisent deux amants aux plus sublimes sommets ou aux gouffres les plus fangeux.

Deux splendides créatures, à demi civilisées semblaient-ils, tant on sentait en eux de tougue indomptée.

A l'âge de seize ans, Olga avait été épousée par un vieillard extrêmement riche, séduit par l'éclatante beauté de la jeune fille.

Il avait cru trouver en elle une enfant douce et soumise qui se pliait à toutes ses volontés, à tous ses caprices. Il s'était trompé.

Elevée dans un milieu de morale étroite où l'obéissance aux parents était le premier des devoirs, Olga avait obéi à l'ordre de son père en épousant Boris Severoff, mais la véritable nature de la jeune fille demeurait aussi passionnée, aussi indépendante qu'autrefois.

Son cœur, tel un bûcher préparé, n'attendait qu'une flamme pour se consumer tout entier.

Boris, du reste, s'était attiré le dégoût et la haine de sa jeune femme par ses brutalités jointes aux pires raffinements du vice.

Au cirque, cependant, le beau Torelli faisait son entrée, se demandant qui pouvait bien être la jeune femme de la loge.

Pour qui venait-elle? Son regard était toujours magnifiquement attiré par ce visage pâle et passionné, à demi caché par les tentures, et dont les sombres yeux suivaient avec un intense intérêt tous ses mouvements.

Étaient-ce les difficultés des exercices qui l'intéressaient? Était-ce l'homme? Et Torelli ne put s'empêcher de se poser cette audacieuse question une fois de plus, tandis qu'il faisait son entrée, salué par un tonnerre d'applaudissements, sur un cheval caparotonné de bleu et d'argent.

Irrésistiblement il tourna la tête vers la loge... Oui, elle était là dans toute sa radieuse beauté. Pour la première fois un homme était à ses côtés... mais si vieux, si laid... son père peut-être? Les pensées les plus contradictoires se succédaient en son cerveau enlêvé tandis qu'il exécutait ses plus périlleux exercices.

Soudain quelque chose tomba à terre... son mouchoir. Éperonnant son cheval, d'un bond Torelli fut là, incliné devant Olga et lui tendant le mouchoir.

Surpris de cette manœuvre inaccoutumée, le cheval fit un brusque écart et l'instant d'après le brillant écuyer gisa à terre, inanimé. La confusion régna alors dans la salle.

Un grand nombre de spectateurs sortirent et Boris Severoff amena sa femme dont la pâleur accusait l'extrême nervosité.

Le lendemain matin au vind dîme à Torelli qu'une dame voilée demandait à être introduite auprès de lui, et, sur son ordre, le domestique réapparut, précédant une grande et élégante jeune femme.

— J'admire le courage et l'adresse, dit-elle; je vous ai vu tomber hier, je viens savoir de vos nouvelles.

El se dévalait d'un geste prompt elle montra le radieux visage d'Olga Severoff.

— La dame de la loge, s'écria Torelli.

— Oui, la dame qui vous regarde toujours de sa loge, répondit Olga en rougissant.

— La dame que je contemple toujours, rectifia-t-il.

Il comprenait, certes, que la belle créature détestait son mari et l'aimait, lui, de toutes les forces de sa nature ardente.

Leurs relations ainsi nouées se poursuivirent et l'intrigue dura plusieurs mois, me faisant qu'accroître la passion des deux amants.

Cependant le mari, Boris Severoff, devenait de plus en plus odieux à sa jeune femme; elle en vint à ne plus pouvoir supporter sa présence et s'allura un jour une observation.

Lorsque, ce soir-là, Olga retrouva Torelli, d'un bond, elle fut à ses côtés, balbutiant : — Il commence à soupçonner quelque chose.

— Tu crois? — Oui, et maintenant qu'il a des soupçons tout sera bientôt fini.

— Mon amour, tu m'épouvantes. Que veux-tu dire par là? — Je veux dire qu'il découvrira que je t'aime, m'éloignera de toi et que, comme il est puissant auprès des autorités, il te fera le plus de mal possible.

— Mais toi, ma bien-aimée, tu ne peux songer à m'abandonner? Tu sais bien que ce serait la mort pour moi!

— Que puis-je faire? — T'enfuir avec moi! — Et comment? Nous avons peu de point d'argent, tu le sais, et où et comment retrouverais-tu un engagement si tu quittes la troupe?

Ce n'était que trop vrai et Torelli couvrit de baisers et de larmes les pelles maigres qu'Olga lui abandonnait.

— Hélas, je perds tout espoir, dit-il enfin. — Non, il ne te faut pas.

— Comment, tu vois un moyen? — J'ai un plan.

— Un plan? Quel est-il, mon amour? — Boris est colossalement riche.

— Eh bien, en quoi ceci peut-il nous intéresser? — Attends. Si Severoff mourait, moi, sa veuve, j'hériterais de toute sa fortune, et, riche, je t'épouserais...

Torelli pâlit... Olga approchant ses lèvres de son oreille, murmura : — Il faut qu'il meure...

— Grand Dieu! Je comprends maintenant le sens de tes paroles! — Tu ne me refuseras pas?

— Te refuser? — Oui, il faut que tu le tués pour me libérer...

— Le tuer? Mais c'est la mort pour moi! — Absurdité, j'ai tout combiné.

— Je t'écoute. — Je m'arrangerai de façon à ce que Severoff reçoive une lettre dénonçant ma trahison et désignant le lieu où il pourra constater le crime d'adultère.

— Et alors? — Il viendra... et nous le recevrons.

— Oui... — On le trouvera mort dans une maison louche et on admettra le vol comme mobile du crime.

— C'est horrible! — C'est nécessaire.

— Cela m'épouvante! — Il le faut pourtant.

Après une longue lutte, Torelli se soumit et tout se passa ainsi qu'Olga l'avait prévu.

La lettre reçue, Severoff se rendit à la maison désignée, frappa à la porte qui lui fut ouverte par une vieille femme d'aspect hideux.

— Entrez, monsieur, entrez, dit-elle. Severoff entra, la porte se referma sur lui. Un homme surgit de l'ombre qui, s'élançant sur lui, le saisit à la gorge.

Les deux hommes tombèrent à terre en une effroyable lutte et soudain Severoff sentit une lame acérée lui pénétrer dans la poitrine.

Olga et Torelli couchèrent le corps sur un lit, le dépouillant des bijoux et de l'argent pour simuler le vol.

La police alla admettre cette cause du meurtre lorsqu'une lettre contenant ces mots parvint au chef de la police : « Je me rends rue... n... pour surprendre ma femme et son amant Torelli, écuyer au cirque de... Si je ne rentre pas, on trouvera la mon corps. »

Les deux amants furent arrêtés et condamnés à la peine capitale. L'arrêt fut communiqué en emprisonnement à vie, de ce fait que Torelli avait été poussé au crime par sa maîtresse, et que, d'autre part, celle-ci n'avait pas participé au meurtre d'une manière effective.

O. D'ORNEZ.



LA SEMAINE CRIMINELLE dans la Vallée du Rhône

MEURTRE ET SUICIDE. — Un garçon livreur âgé de 30 ans, était furieux de ce que sa sœur âgée de 20 ans, et à la maîtresse d'un époux dont elle avait eu un enfant. Dans un accès de rage, il fit trois coups de revolver; il s'est fait justice ensuite en se logant à la tête dans la tête. TOULON.

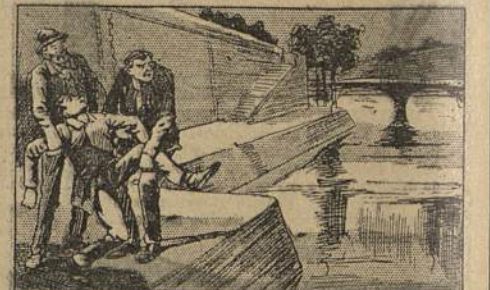


UN PAIEMENT A L'AMÉRICAIN. — Dans la nuit, deux officiers américains prennent place dans une barque et se font conduire à bord de leur cuirassé. En arrivant, un des officiers, prétendant qu'il n'avait pas assez d'argent sur lui, demanda un mandat de l'accompagner dans sa chambre. Mais là, pour tout paiement, l'officier roua de coups le malheureux marin qu'il servait, le visage ruisselant de sang. Une enquête est ouverte. TOULON.

COUPS DE COUTEAU. — Doué d'un mauvais caractère, un manœuvre se disputait violemment avec tous ceux qui n'étaient pas de son avis. Il chercha querelle dans ces conditions à un de ses voisins. Mais, cette fois, il tomba mal; car l'autre lui plongea un couteau dans la poitrine. Le blessé fut transporté à l'hôpital dans un état grave. LYON.



LE CRIME DE DEUX AMANTS. — Pour se débarrasser de son mari, âgé de 20 ans, une jeune femme réclama l'aide de son amant, garçon de ferme. Pendant la nuit, elle l'introduisit dans la chambre de la victime qui dormait. Le meurtrier asséna cinq coups de barre de fer sur la tête du malheureux, et, comme celui-ci ne mourait pas assez vite, il lui tira deux coups de revolver à bout portant. L'assassin ligota ensuite sa complice et, pour faire croire à un assassinat commis par des malfaiteurs, il la transporta devant la porte de la maison où elle fut découverte, au matin, par des voisins. Tous deux ont été arrêtés. VOISONS.



PÊTE A L'EAU. — Revenant de Monaco sur Chalon-sur-Saône, un zingueur dut demeurer une heure et demie à Lyon entre deux trains. Il s'assit dans un café et lia conversation avec deux individus. Ceux-ci réussirent à l'entraîner sur les bords du Rhône. Là, ils se jetèrent sur lui, le rouèrent de coups et le dévalisèrent. Après quoi, profitant de l'évanouissement de leur victime, ils la jetèrent dans le fleuve où son cadavre vient d'être retrouvé. LYON.

UN MAUVAIS COUP. — Au cours d'une rixe, qui éclata vers six heures du soir dans la rue Roquette, un jeune homme de 30 ans, manœuvre, reçut dans le ventre un violent coup de pied. Le malheureux, qui souffrait horriblement, fut transporté par une voiture d'ambulance à l'hôpital, où il a été admis d'urgence. LYON.



RIXE ENTRE MARINS. — Dans un établissement du quartier réservé, des matelots français et américains se prirent de querelle. Une rixe éclata tout à coup. Un des matelots français serré de près par un des américains, lui porta un coup de couteau corse qui nécessita le transport immédiat du blessé à l'hôpital. TOULON.

Memento de la Cour d'Assises (suite)

Son complice, Henri Schuplach, accusé également d'homicide volontaire avec préméditation, mais bénéficiant de circonstances atténuantes, est condamné à vingt-cinq ans de réclusion et privation des droits civiques à vie, et à l'autre moitié des frais.

LE VIN DE MESSE ÉTAIT EMPOISONNÉ.

Deux gamins de quatorze et quinze ans, détenus à l'asile de correction de Rosenfeld, ayant été punis par l'abbé, directeur de l'établissement, résolurent de se venger. Le plus jeune, qui était servant de messe, profita de cette circonstance pour verser de l'acide chlorhydrique dans le vin destiné au culte. Le lendemain, l'abbé but le dangereux liquide, mais il en rejeta aussitôt la majeure partie. Un contrepoison administré à temps sauva le prêtre.

Les deux petits empoisonneurs viennent de comparaître devant le tribunal pour enfants, à Munich. Le plus jeune des accusés, qui avait déjà été condamné pour incendie volontaire, a eu maintenant sept ans de prison. Son complice, qui avait volé l'acide à l'épaveur, s'est entendu condamner à trois années de la même peine.

POMPIER INCENDIAIRE. — Devant la Cour d'assises de Dresde a comparu le mécanicien Neumann, pompier dans un corps de banlieue, accusé d'avoir commis cinq incendies volontaires et quatre tentatives d'incendie. Les débats ont établi que l'accusé a commis ces différents crimes pour pouvoir arborer son uniforme et pour arriver le premier sur les lieux du sinistre. Ce furent même ces successives coïncidences qui éveillèrent les soupçons des autorités.

Neumann s'est entendu condamner à sept ans de réclusion et à dix années de perte de ses droits civiques.

L'abondance des matières nous oblige à remettre à notre prochain numéro le compte rendu du procès en conseil de guerre de Graby et Michel, les assassins de Mme Gouin.

Une cause sensationnelle

La Tarnowska, la grande amoureuse qui sut si bien séduire le malheureux Naumow et l'avocat Prilukoff au point de les conduire à l'assassinat de son amant, le comte Kiamarowski, a comparu devant la Cour d'assises de Venise en compagnie de ses complices.

Le procès a duré plus de deux mois. Naumow et Prilukoff ont déclaré que la passion que la Tarnowska leur inspira fit d'eux ses esclaves et qu'ils n'avaient plus la force de désobéir à ses ordres. Naumow tira sur le comte, sans même se rendre compte de ce qu'il faisait.

Le professeur Bossi, directeur de la clinique gynécologique de l'Université de Gênes, a soutenu que la Tarnowska doit être considérée comme irresponsable.

L'avocat de la Tarnowska s'est efforcé d'émouvoir le jury en plaidant la faiblesse de caractère de sa cliente.

Les deux complices de la comtesse prétendent qu'ils étaient possédés par elle au point qu'ils ne pouvaient s'empêcher de subir son influence.

La Tarnowska, confrontée avec Naumow ne put, du reste, nier sa complicité. Elle s'est trouvée peu à peu resserrée dans un étai de preuves.

Le jury a cependant rendu un verdict sévère. La Tarnowska a été condamnée à huit ans de réclusion, Prilukoff à dix ans de la même peine, Naumow à trois ans.

Pendant la lecture de la sentence, Prilukoff tira les poils de sa moustache blonde comme l'écorce de l'osier. Naumow avait le tremblement d'un épervier abattu par un fusil. La Tarnowska, seule à sa place, assise dans la position rigide et très élégante qu'elle a gardée pendant quatre audiences, la Tarnowska, éternel sphinx, resta sphinx.

A quelqu'un qui l'interrogeait, elle a simplement répondu :

— Je n'attends plus rien pour moi, mais je veux vivre pour mon fils, pour mon père. J'espère encore en la pitié des hommes.

Un innocent acquitté après sa mort

En 1906, la Cour d'assises de la Hesse supérieure infligeait une peine de quatre années de réclusion à l'entrepreneur Henri Carlé, convaincu d'avoir commis un incendie volontaire. L'accusé avait avoué son crime, mais il fut impossible de savoir les raisons qui le firent agir. Il est mort récemment en prison, des suites d'un ramollissement du cerveau.

La famille fit procéder à l'autopsie et les médecins constatèrent que le défunt souffrait depuis quelques années du mal qui l'a emporté. En possession de cette attestation, la famille poursuivit la réhabilitation de Carlé, qui avait certainement agi sous l'influence de troubles cérébraux et qui ne devait donc pas être condamné. La Cour suprême de Leipzig a admis ce moyen et a renvoyé l'affaire devant le tribunal correc-

tionnel de Giessen. Celui-ci a reconnu que Carlé a été injustement condamné et il a rendu un arrêt d'acquiescement en faveur du mort.

La « Camorra » en deuil

Le bruit court, dans les bas-fonds de Naples, de la mort en prison de Ciro Alfano, le frère du fameux Erricone, le chef reconnu des quarante-deux camorristes qui, depuis quatre ans, attendent qu'on les envoie devant les assises.

Ciro Alfano, quoique tout jeune, était un « piccinotto » très redouté dans la Malavita. C'est lui qui avait attiré Cuocolo à Torre del Greco, et, pendant qu'une bande de camorristes assassinait le receveur, les deux Alfano soupait gaiement à l'osteria de Mimi, à Mure, avec leurs maîtresses et des amis.

Ensuite deux camorristes rentrèrent en voiture à Naples et allèrent tuer la Calinella, cette demi-mondaine qui, après de grands succès près des viveurs, avait épousé Cuocolo et passait pour connaître toutes les affaires touchées de son mari et ses rapports cachés avec la police.

C'est un deuil pour la « Camorra ».

Fantaisie d'aviateur

Pour la première fois un plaideur se sera rendu en aéroplane devant ses juges.

M. Graham Withe, qui tenta avec Paulhan, mais sans succès, Londres-Manchesler, assigné devant le tribunal de Woking pour excès de vitesse en automobile, a quitté l'aérodrome de Brookland en aéroplane et s'est rendu de cette manière à Woking, où il atterrit, à la grande stupeur des habitants, dans un terrain appartenant à l'un des magistrats qui devaient siéger à l'audience.

Condamné à l'amende et aux frais d'usage, il a volé de nouveau pour rentrer à Brookland.

Un dossier brûlé

Un véritable coup de théâtre vient de se produire dans le procès de la succession du comte Kaunitz, l'ancien chancelier de Marie-Thérèse. La cause se plaide depuis des années devant les tribunaux autrichiens et ceux de Hongrie.

Il s'agit du fidéicommiss institué par le chancelier Kaunitz en 1750 à Leitmeritz et auquel prétendent à la fois le comte Palfly et le comte Wrhna-Kaunitz.

Parmi les pièces, il y avait un arbre généalogique qui a été reconnu faux par le tribunal de Trencsin. Par suite de cette con-

LE ROMAN D'UNE NIHILISTE

Le terrible combat, à coups de bombes, qui avait eu lieu, en 1906, à Odessa, entre policiers et terroristes russes, vient d'avoir pour épilogue un drame passionnel.

Le 14 février de cette année-là, quatre jeunes révolutionnaires et une jeune fille de 16 à 17 ans, nommée Olga, avaient été surpris par la police dans la maison Saratsch. Les terroristes acquiescèrent à coups de revolver les agents de l'autorité et en blessèrent plusieurs. Mais, serrés par une escouade accourue, les jeunes gens se sauvèrent sur le toit où ils lancèrent ensuite 200 bombes contre les policiers.

L'inspecteur Rathner, au milieu du bruit du combat, entendit le chef de la bande qui criait : « Camarades, sauvez la petite Olga ! » Mais les anarchistes ne pouvaient pas protéger la jeune fille.

Ils furent cernés dans un coin. Les soldats et les policiers virent alors la jeune fille se passer une corde autour du cou et se pendre à un clou.

Les terroristes furent tués l'un après l'autre ; les soldats s'approchèrent, décrochèrent le corps pendu et reconnurent avec stupeur que c'était un jeune homme déguisé en fille.

Quant à la jeune Olga, elle avait disparu d'une manière tout à fait inexplicable.

On apprit bientôt qu'elle s'était réfugiée en Suisse et que, de là, elle avait gagné l'Amérique.

Aux États-Unis, où elle changea son petit nom d'Olga contre celui de Cécile, elle épousa un nommé Weiland.

Or, un jour, passant dans la rue, à New-York, elle rencontra l'étudiant russe Teplitzki, dont elle avait été éprise jadis à Odessa.

Il y eut chez la jeune femme un réveil de son ancienne affection. Elle invita Teplitzki et le présenta à son mari.

Pendant quelque temps, elle entretenit en secret des relations avec l'ancien étudiant, mais, un jour, elle révéla tout à son mari, et lui demanda de divorcer. M. Weiland, après une scène orageuse, consentit. L'union légalement dissoute, la jeune femme, toute joyeuse, se présenta chez Teplitzki et lui dit : « Je suis libre ; rien ne s'oppose plus à notre bonheur ! »

Mais Teplitzki lui répondit froidement qu'il ne voulait plus d'elle.

La nouvelle divorcée, exaspérée par ce refus, se tua devant lui, en se logeant une balle de revolver au cœur.

Elle n'avait que 20 ans et elle laisse deux petits orphelins.

Le Rhin charrie des cadavres

Le Rhin ayant ces jours derniers charrié plusieurs cadavres qui portaient tous des blessures semblables, le procureur impérial de Mayence a ouvert une enquête. Il est d'avis qu'on se trouve en présence de crimes opérés par une bande de brigands pratiquant d'après le même procédé. Celui-ci consisterait à attaquer les promeneurs solitaires et à les tuer à coups de stylet. Après quoi on les jeterait dans le Rhin après les avoir dépouillés.

Le directeur d'un hôtel de Cologne a disparu depuis quelques jours et l'on croit qu'il est devenu la victime de ces bandits de grand chemin.

Le procès Renard ne sera pas revisé

La demande en révision introduite par Renard, le maître d'hôtel de M. Remy, a été repoussée par la chambre des requêtes.

Le dossier a été renvoyé à Versailles et notification de la décision a été faite à Renard par le gardien-chef de la prison, M. Guvol. Renard a protesté de nouveau de son innocence.

Concours n° 26. — LES PILLEURS D'ÉPAVES

CINQUIÈME SÉRIE



LISTE DES PRIX

- 1er prix : Un bon à lots du Crédit Foncier, pouvant gagner 500 000 francs.
2e prix : Un magnifique nécessaire de voyage, en maroquin, avec sa garniture complète de brosses, flacons en cristal, boîtes à poudre et à savon, etc.

- 3e prix : Une superbe parure de peignoirs, en véritable Toison, dans un tel coin.
4e et 5e prix : Une paire de boutons de manchettes, or sur argent ornés de pierres fines.
6e et 7e prix : Un fond de serviette en argent contrôlé.
Du 8e au 13e prix : Un excellent remonte-pour homme, en acier oxydé.
Du 14e au 20e prix : Un ravissant cachet de cire, agate.

Les juges anglais sont sévères

Pour avoir volé un peu de charbon, évalué à 50 centimes, un jeune garçon de 12 ans, Charles Bulbeck, a été condamné par les magistrats de Haywards-Heath (Sussex), à recevoir six coups de fouet. De plus, le jeune coupable devait être enfermé pendant sept ans dans une école disciplinaire. Son père devait payer 3 francs par semaine pour son instruction, sans compter les 37 francs de frais du procès qui sont à sa charge.

Toutefois, le jeune garnement a été gracié quelques jours plus tard.

UN MONSIEUR offre gratuitement de

faire connaître à tous ceux qui sont atteints d'une maladie de la peau, dartres, eczémas, boutons, démangeaisons, bronchites chroniques, maladies de la poitrine, de l'estomac et de la vessie, de rhumatismes, un moyen infailible de se guérir promptement ainsi qu'il l'a été radicalement lui-même après avoir souffert, et essayé en vain tous les remèdes préconisés. Cette offre, dont on appréciera le but humanitaire, est la conséquence d'un vœu.

Ecrire par lettre ou carte postale à M. VINCENT, 8, place Victor-Hugo, à Grenoble, qui répondra gratis et franco par courrier, et enverra les indications demandées.

Concours n° 26 (8 séries)

Les Pilleurs d'Épaves

CINQUIÈME SÉRIE

Au cours de l'insupportable inondation qui désola en janvier dernier Paris et sa banlieue, une foule de gens sans aveu profitèrent du désastre et de l'affollement pour piller les maisons abandonnées et soustraire les épaves entassées par les flots furieux. Parmi ces épaves il y en eut un certain nombre provenant d'une gare submergée ; chacune d'elles était marquée d'une lettre ainsi qu'on a continué de le faire lorsqu'on expédia une marchandise quelconque.

En assurant ces lettres dans l'ordre qui elles doivent occuper normalement nos lettres fermées et le nom de Folger, d'Arcus, etc., dérobé par le pillard représenté sur le dessin.

Ce concours aura huit séries ; il y aura donc à trouver huit noms qui devront être envoyés à la date indiquée avec publication de la 8e et dernière série.

Tout envoi partiel sera éliminé d'office. Les huit solutions devront être adressées à M. Lecq, à l'Œil de la Police, 75, rue Dareau, Paris. Prière de n'y joindre ni timbres, ni mandats.

Tous envois recommandés ou insuffisamment affranchis seront nécessairement refusés. Indiquer nettement sur l'enveloppe d'envoi le nom ou le numéro du concours.

Il est indispensable d'envoyer avec les huit solutions, les huit noms de concours qui se trouvent au bas de la page 11.

- Du 1er au 30e prix : Une élégante épingle de cravate ; genre Toledo.
Du 31e au 50e prix : Une mignonne statuette en biscuit de Saxe.
Du 51e au 100e prix : Une belle chaîne américaine avec trois mousquetons et un médillon.
Du 101e au 150e prix : Une coquette broche « Chantecleer », en argent contrôlé.

POUR MAIGRIR

Indiquez GRATUITEMENT votre état et rapide. Écrivez à G. LACROIX, 10, Rue Saint-Lazare, Paris.

MESDAMES Pour COULEURS, TROUBLES et IRÉGULARITÉS des ÉPOQUES

envoi discret du RÉGLOGÈNE LACROIX, contre 10e mandat ou remboursement à G. LACROIX, Pharmacie-Spécialité à LILLE

SAGE-FEMME

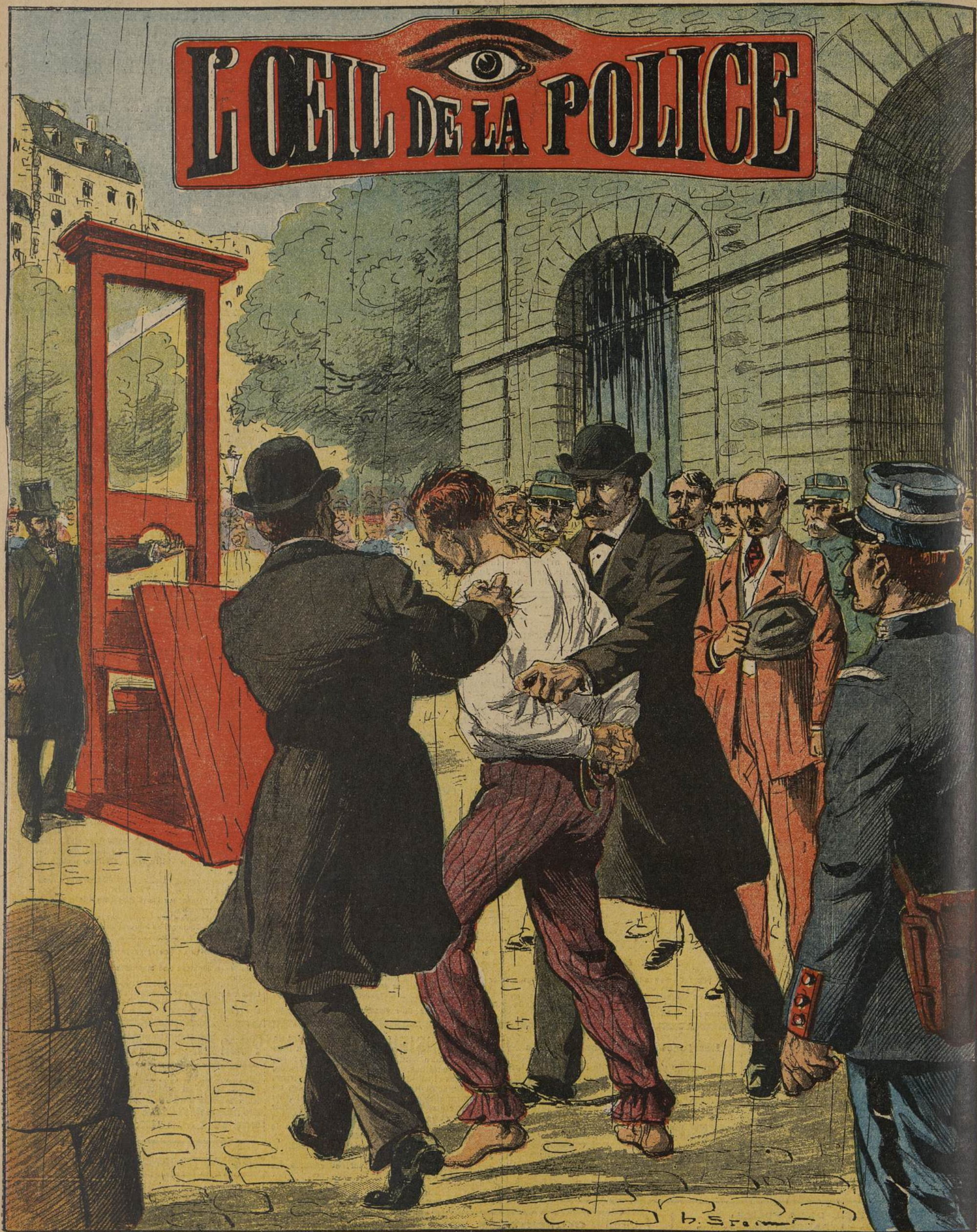
Dr. Cl. Dictionnaire des Femmes, 12, rue Valenciennes, Paris. — Renseignements gratuits.

Abonnements à l'ŒIL DE LA POLICE: FRANCE: 6 francs par an - ÉTRANGER: 8 francs par an. Les Abonnés reçoivent comme Prime gratuite L'AUBERGE ROUGE DE PEYRABEILLE. Ouvrage d'une valeur de 5 francs. Joindre 50c pour recevoir franco à domicile. A adresser les commandes, 75, rue Dareau, Paris.

ŒIL DE LA POLICE CONCOURS N° 26 Les Pilleurs d'Épaves BON N° 5. Conserver ce bon et nous le retourner à la date que nous indiquerons.

Nous publierons dans notre prochain numéro la suite de notre 27e Concours LE TRUC DE ZIZI TAPALŒIL

L'ŒIL DE LA POLICE



Le chef des Étrangleurs des Alpes : Au pied de l'échafaud